

Mot de la rédaction

Nous vous présentons, avec plaisir et une fierté non dissimulée, le 10^e numéro de **L'Éconolien**, le premier ayant paru en octobre 1999, ce qui signifie que nous avons respecté notre objectif initial qui était d'offrir le bulletin tous les huit mois. Rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent trouver tous les numéros de **L'Éconolien** en version électronique sur le site du Département de sciences économiques à www.sceco.umontreal.ca.

Nos lecteurs s'apercevront qu'à l'occasion de ce 10^e numéro, nous avons embelli la présentation de la publication. Le papier est glacé et a un ton plus clair, il y a davantage de photos et de couleur et un nouveau logiciel de traitement de texte, *InDesign*, plus approprié pour ce genre de parution, a été utilisé.

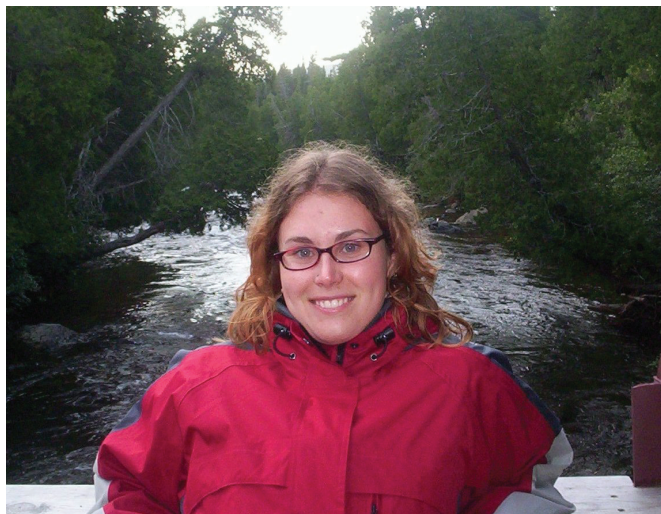
En 2008, le Département de sciences économiques de l'Université de Montréal fêtera son 50^e anniversaire. Afin de contribuer à la préparation de cet important événement, la rédaction de **L'Éconolien** ouvre, dans le présent numéro, une nouvelle rubrique *Flash historique sur notre Département!* Dans cette brève rubrique, qui sera maintenue jusqu'en 2008, nous présenterons chaque fois un fait marquant de notre histoire.

Nous vous souhaitons une agréable lecture de notre 10^e numéro dont le montage graphique a été réalisé par **Pascal Martinolli**, documentaliste au Département.

André Martens en collaboration avec Suzanne Larouche-Sidoti

Mot du directeur

La dernière année académique a apporté quelques bouleversements au Département. Notre collègue **Camille Bronsard** a décidé de prendre sa retraite, une retraite bien méritée après une fructueuse carrière. Camille était un véritable «académique», un penseur. Ses étudiants se rappelleront sûrement sa vive intelligence et son fin sens de l'humour. Et alors que Camille nous quittait, **Marine Carrasco** se joignait à



Marjolaine Gauthier-Loiselle s'en va à Princeton (voir texte en pages 2 et 9)

notre Département à titre de professeure agrégée, laissant l'Université de Rochester. Nous devons malheureusement déplorer deux autres départs. **Nour Meddahi** a accepté un poste de professeur en finance au Kanata Business School de l'Imperial College à Londres; **Olivier Armantier** poursuivra ses recherches en économie expérimentale et en organisation industrielle appliquée au New York Federal Reserve. Ces

départs représentent de lourdes pertes pour le Département, mais ils sont également la conséquence de la très grande qualité de notre corps professoral, qui suscite la convoitise de grandes universités et institutions de partout dans le monde.

Notre Département aspire à recruter les meilleurs économistes disponibles et il se doit, par conséquent, d'être un acteur sur le marché mondial des économistes. Et comme dans tout marché concurrentiel, la qualité coûte cher! Il nous faut non seulement recruter des professeurs de grande qualité mais également les retenir au Département. Si nous avons connu dans les dernières années un succès certain au chapitre du recrutement, nous avons également vécu des départs coûteux. Qu'il suffise de mentionner ici, entre autres, Olivier Armantier, Nour Meddahi et Éric Renault. Afin de faciliter la rétention

d'excellents professeurs, le Département a décidé de se donner les moyens de ses ambitions. Sous le leadership et le dynamisme de **Marcel Boyer**, le Département crée le Fonds de dotation du Département de sciences économiques. Le capital de départ provient d'un don planifié de 500 000\$ de Marcel. L'objectif du Fonds est double : aider au recrutement et à la rétention d'excellents professeurs et contribuer au financement de nos meilleurs étudiants à tous les cycles. Si ce fonds ne jouera son plein rôle que dans quelques années, il permettra néanmoins d'assurer dans le long terme la poursuite et le maintien de l'excellence académique tant au niveau des professeurs qu'à celui des étudiants. Vous trouverez en dernière page un texte sur la création et les objectifs du Fonds. J'invite tous les anciens et amis du Département à s'y intéresser et, possiblement, à y contribuer!

En parlant des anciens et amis du Département, rappelons qu'à l'automne 2000, **Alexandre Debs** (B. Sc., 2000), **Étienne Gagnon** (B. Sc., 2000) et **Julie Tousignant** (M. Sc., 2001), tous trois finissants du baccalauréat bidisciplinaire en mathématiques et économie, créèrent la Bourse Promo 2000 visant à récompenser l'excellence académique d'étudiants inscrits dans ce programme. La mise initiale de ces finissants a été égalée par les départements de Sciences économiques et de Mathématiques et de statistique. Plus tard, **Marie Connolly** (M. Sc., 2001) et **Simon Landry** (M. Sc., 2002, lui-même récipiendaire de la bourse en 2001) ont également contribué à ce fonds. Et maintenant, la récipiendaire de 2005, **Marjolaine Gauthier-Loiselle** (M. Sc., 2006) a décidé de se joindre au prestigieux groupe de donateurs. Nous remercions ces anciens du Département de cette initiative stimulante, et les assurons de l'appui des départements de Sciences économiques et de Mathématiques et de statistique pour maintenir cette bourse soulignant l'excellence de certains de nos meilleurs étudiants.

Autre témoignage de la grande qualité de notre Département, nos professeurs continuent de recevoir de prestigieux prix et grandes reconnaissances académiques! Mentionnons ici **Jean-Marie Dufour** et **Claude Montmarquette** dont il est question plus en détail dans la rubrique «Au 6^e étage» qui suit.

Enfin, juste avant que nous mettions sous presse, l'Université a approuvé notre proposition de création d'une filière « Honor » dans notre B.Sc. spécialisé. Les étudiants admissibles, choisis sur la base de l'excellence académique, suivront, en troisième année de leur baccalauréat, quatre cours leur étant spécifiquement dédiés, en micro, macro, économétrie et méthodes quantitatives. Le niveau avancé de ces cours constituera une excellente préparation pour les études supérieures. Cette filière sera au programme dès l'automne 2006 pour les étudiants arrivant en troisième année. Étudiants et professeurs se réjouissent de cette nouvelle opportunité.

Je souhaite à tous un très bel été!

Michel Poitevin

I l y a déjà 100 ans!

Le 5 août 1906, naît à Saint-Petersbourg **Wassily Leontief**, enfant unique de parents universitaires.

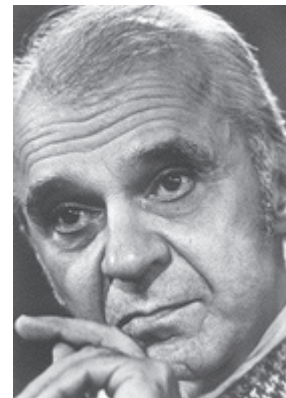
Il y passe son enfance et son adolescence. Dans son autobiographie, il rappelle certains faits historiques dont il fut témoin et qui ne s'effaceront jamais de sa mémoire : l'immense tristesse que ressentit la population russe à l'annonce de la mort de Léon Tolstoï en 1910, le sifflement des balles lors de la révolution de février 1917, Lénine haranguant les masses du haut d'une tribune située devant le Palais d'Hiver.

En 1921, il entre à l'Université de Saint-Petersbourg, renommée Leningrad. Il y étudie la philosophie, la sociologie et finalement l'économie, ce qui lui donne en 1925 le diplôme d'«économiste érudit».

La même année, il quitte l'URSS pour l'Allemagne où il s'inscrit à l'Université de Berlin travaillant principalement sous la direction de Werner Sombart et de Ladislaw Bortiewicz. En 1928, il y obtient son doctorat en économie avec une thèse intitulée *Wirtschaft und Kreislauf* («Économie et circuit») dans laquelle il pose déjà les jalons théoriques de ce qui sera connu sous le nom de Système de Leontief. Il rejoint rapidement l'Institut d'économie mondiale de l'Université de Kiel où il travaille, entre autres, sur l'estimation de courbes de demande et d'offre, la mesure du degré de concentration des industries, les cycles économiques et le modèle à 2 biens et à 2 pays du commerce international. Il restera à Kiel jusqu'en 1930, avec une interruption de douze mois, en 1929, période durant laquelle il agira comme conseiller du ministère chinois des Chemins de fer, à Nankin.

C'est en 1931 que Leontief arrive aux États-Unis où il est accueilli au prestigieux *National Bureau of Economic Research*. Il ne séjournera toutefois au *NBER* que quelques mois acceptant un poste de professeur à l'Université Harvard où il passera les 44 années suivantes de sa carrière. Celle-ci se terminera à l'Université de New York où lui fut offerte, en 1975, une chaire professorale et, peu après, la direction de l'Institut d'analyse économique. Il décédera dans la métropole américaine en 1999, laissant dans le deuil son épouse, la poétesse Estelle Marks, et sa fille, Svetlana Alpers, professeure d'histoire de l'art à l'Université de Californie à Berkeley.

L'histoire a surtout retenu de Leontief, prix Nobel d'économie en 1973, sa contribution fondamentale à l'analyse d'entrée-sortie (*Input-Output*) qu'il concrétisera lors de son séjour à l'Université Harvard, construisant les premières matrices d'entrée-sortie à l'aide de données américaines, ces matrices, faut-il le rappeler, permettant l'enregistrement, dans un cadre de comptabilité nationale, des flux d'achats



Wassily Leontief

et de ventes de produits intermédiaires entre les différentes activités de production. Il associera à ces tableaux un système mathématique à même d'étudier, par le biais d'opérations matricielles, d'une part, l'impact sur la production des activités de variations des composantes de la demande finale et, d'autre part, les effets de changements dans les prix des facteurs primaires sur les prix à la production des produits finaux. Depuis, ce type d'analyse a été étendu à l'étude d'impacts environnementaux, technologiques, fiscaux, commerciaux, voire financiers, et a servi à la quantification des effets directs et indirects de projets d'investissement. Leontief lui-même appliqua son système, dans les années 50, à l'étude des intensités de facteurs des exportations et des importations américaines mettant à jour le fait que les exportations de ce pays avaient surtout un contenu important en main-d'œuvre alors que les importations avaient davantage un contenu en capital, ce qui contredisait la théorie du commerce international de Heckscher-Ohlin selon laquelle les États-Unis devaient être dans la situation inverse, car relativement bien dotés en capital.

Inutile de dire que l'élucidation de ce paradoxe, rapidement baptisé Paradoxe de Leontief, mobilisa maints chercheurs et fut à l'origine de nombreuses thèses de doctorat. L'analyse d'entrée-sortie a aussi nourri l'élaboration des modèles de programmation mathématique (linéaire et non linéaire) d'allocation des ressources et celle des modèles d'équilibre général calculable, héritiers du modèle néo-classique de Walras, qui permettent d'échapper à certaines hypothèses restrictives du système originel de Leontief, comme la parfaite complémentarité des intrants de production et la dichotomie entre les solutions de quantités et de prix. Le système de Leontief a finalement été à la base de la résurgence de la théorie classique ricardienne et marxiste de la production, sous l'impulsion, durant les années 60, de Piero Saffra et des néo-ricardiens.

La vigueur actuelle du legs intellectuel de Leontief est admirablement illustrée par l'afflux de communications de qualité qui sont présentées dans les conférences internationales d'analyse d'entrée-sortie qui se tiennent régulièrement de par le monde, celle de 2002 ayant eu lieu à Montréal et celle de 2005 à Beijing. C'est d'ailleurs à l'occasion de la conférence de Montréal que notre collègue de l'UQÀM, Christian DeBresson, rappela l'entretien qu'il eut avec Leontief et son épouse à New York, en 1977, entretien qui révèle avec force l'originalité et l'indépendance d'esprit du père de l'analyse d'entrée-sortie. Lorsqu'on l'oblige à dire s'il est classique ou walrasien, il répond que cela ne l'intéresse pas («j'ai mon propre système»). Tout ce qui l'intéresse est la notion d'interdépendance. Il n'est pas nécessairement tendre pour ses collègues de la profession qu'il a pratiquement tous côtoyés. Keynes «trop pragmatique... (ayant mis) au point sa théorie pour servir un projet politique», von Neumann «Il avait publié un article dans lequel il proposait une méthode pour résoudre un système d'équations simultanées... c'était d'une confusion!», Schumpeter «anti-britannique... en réalité pronazi. Il admirait le pouvoir. Typiquement autrichien d'admirer le pouvoir». Par contre, il se sent plus d'affinité

avec Ragnar Frish («nos fonctions de production étaient très proches et complémentaires»). Et pour terminer sur une note plus mondaine, nous apprenons de l'épouse de Leontief que le couple se lia d'amitié avec les Solow.

Références :

- DeBresson, C. (2004) : « Quelques jalons dans la vie de Wassily Leontief : entrevue avec Estelle et Wassily Leontief », dans Cloutier, M. et C. DeBresson, avec la collaboration de E. Dietzenbacher : *Changements climatiques, flux technologiques, financiers et commerciaux – Nouvelles directions d'analyse d'entrée-sortie*, Presses de l'Université du Québec, Montréal : chap. 9.
- Dorfman, R. (1987) : « Leontief, Wassily », *The New Palgrave Dictionary of Economics*, The Macmillan Press Limited, London, Vol 3:164-166.
- <http://cepa.newschool.edu/het/profiles/leontief.htm>
- <http://nobelprize.org/economics/laureates/1973/leontief-autobio.html>
- Leontief, W. (1941) : *The Structure of the American Economy: 1919-1929*, Harvard University Press, Cambridge, MA
- (1953, with others) : *Studies in the Structure of the American Economy*, Oxford University Press, New York, NY
- (1953) : « Domestic Production and Foreign Trade: The American Capital Position Re-examined » *Proceedings of the American Philosophical Society* 97, September: 332-49.

Au 6^e étage

Le rédacteur de **L'Éconolien** a rendu visite, en mars, à **André Raynauld**, directeur-fondateur du Département de sciences économiques et professeur émérite, à la résidence d'accueil où il vit, le Château Vincent d'Indy, situé au 60 de la rue Willowdale, à deux pas de l'Université de Montréal. André a conservé toute sa lucidité et le langage direct et précis qu'il a toujours eu. Il se tient au courant de l'actualité, lisant journaux et revues, et aussi **L'Éconolien** qui le garde en contact avec le Département auquel il a tant contribué. Il nous a confié qu'il a invariablement un immense plaisir à recevoir ceux qu'il a connus comme collègues, étudiants ou collaborateurs. Il suffit, pour convenir d'un rendez-vous avec lui, de téléphoner au (514) 739-1706 et de demander la chambre 411.

Le 31 décembre 2005, notre collègue, **Camille Bronsard**, a pris sa retraite du Département avec cette grande discrétion qu'on lui connaît. Camille, qui est docteur ès sciences économiques de l'Université de Louvain en Belgique, a enseigné et effectué ses recherches en microéconomie, économie mathématique et économie



Camille Bronsard

publique. Ses recherches les plus récentes ont porté sur deux thèmes : d'une part, étendre la théorie de la valeur au cas des actifs financiers avec une attention particulière au phénomène des anticipations et, d'autre part, rendre conforme à la philosophie ordinaliste autant la théorie de l'aversion au risque que la décomposition de l'aversion elle-même. Nous regrettons le départ de ce collègue toujours aimable, volontiers original, dont le sens de la rigueur et celui de l'hospitalité ne se sont jamais démentis.

Marine Carrasco a quitté en décembre l'Université Rochester pour rejoindre notre Département à titre de professeure agrégée. Dès l'arrivée de Marine, son impact sur la démographie canadienne a été perceptible. Le 15 janvier, le fils de Marine et de son conjoint, Josef, aussi économiste, est né à l'Hôpital St. Mary, à Montréal. Le



Marine Carrasco en compagnie de Josef, Linda et Christoph

garçon, prénommé Christoph, pesait à la naissance 3,3 kilos et mesurait 52 centimètres. Notre nouvelle collègue est française et détient un Ph.D. de l'Université de Toulouse. Économetre, elle travaille présentement sur deux sujets principaux : les tests de stabilité des paramètres en vue d'applications à la macroéconomie et à la finance ainsi que la résolution des problèmes inverses et leur application en économétrie.

Le Conseil de l'Université de Montréal a accordé en mars la permanence à nos collègues, **Silvia Gonçalves** et **Rui Castro**, qui deviennent professeurs agrégés.

Ces derniers temps, il n'y a pas un numéro de **L'Éconolien** qui ne fasse mention de bourses ou de prix qu'a obtenus notre collègue, **Jean-Marie Dufour**. Le présent numéro ne fait pas exception. Le 19 janvier, Jean-Marie a reçu du Consul général d'Allemagne à Montréal la bourse de recherche Konrad Adenauer de la Fondation Alexander von Humboldt. Cette bourse, d'une valeur de 40 000 euros, qui porte le nom du premier Chancelier de la République fédérale allemande de l'après-guerre, pionnier de la construction européenne, est accordée à Jean-Marie pour lui permettre de travailler en collaboration avec des chercheurs allemands sur le problème de l'identification dans les séries chronologiques en macroéconomie et en finance. Le 6 avril, nous avons appris que Jean-Marie a obtenu la bourse de la *John Simon Guggenheim Memorial Foundation* créée en

1925 par le sénateur américain Simon Guggenheim et son épouse à la mémoire de leur fils décédé en 1922. Cette bourse, d'une valeur moyenne de 33 000\$ US, est destinée à encourager les réalisations futures d'éminents artistes et scientifiques du Canada et des États-Unis, un concours séparé étant ouvert pour l'Amérique latine et la Caraïbe. Les autres économistes, récipiendaires de la bourse en 2006, sont Alessandra Casella de la Columbia University et Joel Sobel de l'Université de Californie à San Diego. Voilà pour les bourses, passons maintenant au prix! Le 27 avril, Jean-Marie s'est vu remettre, lors d'une cérémonie qui s'est déroulée au University Club de l'Université Dalhousie à Halifax, le prestigieux Prix Killam en sciences sociales pour l'année 2006, d'une valeur de 100 000\$. Les Prix Killam sont décernés chaque année à des chercheurs canadiens en reconnaissance de réalisations exceptionnelles dans leur domaine. Ils sont financés par des fonds provenant d'un don fait, il y a un quart de siècle, par Dorothy J. Killam au Conseil des Arts du Canada, à la mémoire de son époux, Izaak Walton Killam, l'un des grands financiers canadiens du 20^e siècle. Tous ces honneurs ont même propulsé Jean-Marie à la une de nos médias. Dans son numéro de 23 avril, le journal montréalais *La Presse* l'a élu «Personnalité de la semaine», d'autres récipiendaires de cette belle mention ayant été Bernard Labadie, chef de l'ensemble musical *Violons du Roy*, et Réal Raymond, président et chef de la direction de la Banque Nationale. Jean-Marie a en outre donné, le lendemain, une entrevue à Radio-Canada, qualifiée d'excellente par ceux d'entre nous qui étaient à l'écoute.

Le 28 février a eu lieu à l'Université de Montréal le lancement de la Chaire Bell-Caisse de dépôt et placement du Québec en économie expérimentale, dont est titulaire notre collègue, **Claude Montmarquette**.

Le 7 mars, a pris place au CIRANO à Montréal, la présentation d'une monographie intitulée *Partage des coûts et tarification des infrastructures* dont les auteurs sont notre collègue, **Marcel Boyer**, ainsi que Michel Moreaux, professeur à l'Université de Toulouse, et Michel Truchon, professeur à l'Université Laval. Les auteurs soulignent dans leur ouvrage que «...les organisations auraient intérêt à investir des ressources dans l'apprentissage de méthodes de partage des coûts communs plus rigoureuses, plus efficaces, plus équitables et plus incitatives que celles couramment utilisées» et insistent «sur l'importance de cet investissement dans un contexte économique où les infrastructures communes, tant privées que publiques, sont omniprésentes et conditionnent les gains d'efficacité devenus eux-mêmes la véritable pierre angulaire de la compétitivité». **Nathalie Elgrably**, chargée de cours à notre Département, à HEC Montréal et à l'UQAM, économiste à l'Institut économique de Montréal (IEDM) et chroniqueuse au Journal de Montréal et au Journal de Québec, a publié, aux Éditions Logiques à Montréal, *La face cachée des politiques publiques*. Dans cet ouvrage, dont le lancement a eu lieu à l'Hôtel Marriott Château Champlain à Montréal le 4 avril, Nathalie démythifie des idées largement répandues, en matière de politique publique, que «tout le monde tient pour des vérités incontestables

mais qui se révèlent fausses lorsqu'on les observe de plus près». Grâce à des explications fondées sur le bon sens et dénuées de jargon, elle passe ainsi en revue plusieurs domaines de politique publique où les idées reçues abondent telles, entre autres, la santé, la gestion de l'eau, la mondialisation, le soutien à l'agriculture, le salaire minimum et le contrôle des loyers.



Nathalie Elgrably

Depuis plusieurs années, **Rodrigue Tremblay**, professeur émérite à notre Département, dénonce, dans ses écrits, les politiques d'hégémonie des États-Unis et, en particulier, celles de l'administration Bush. Afin d'échanger des idées et des points de vue sur ce thème, Rodrigue a ouvert, en janvier, un « blogue » www.TheNewAmericanEmpire.com, du nom du livre, *Le Nouvel Empire Américain*, qu'il a publié, en 2004, aux Éditions L'Harmattan à Paris. Ce site s'adressera surtout, du moins initialement, à un public américain et sera donc principalement rédigé en anglais, mais il pourra également accueillir des articles et des commentaires en français.

La cigarette est nocive, prétend-on. Pas pour tout le monde, cependant! Notre étudiante de 2^e année du baccalauréat spécialisé en sciences économiques, **Sophie Beaulieu**, dont la moyenne cumulative est aux alentours de 4,2 sur 4,3, a obtenu une bourse de 1 500 \$ de la compagnie de tabac bien connue Benson and Hedges.

Voici les étudiants qui ont reçu des prix et bourses (les bourses renouvelées ne sont pas mentionnées).

Prix d'excellence en enseignement

Amadou Boly (automne 2005)

Francis Cortellino (automne 2005)

Pavel Sevcik (automne 2005)

Bourse du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada

Karyne B. Charbonneau

Alexandre Poirier

La liste complète des prix et bourses peut être consultée sur notre site Internet : www.sceco.umontreal.ca/bourses

Cette rubrique ne pouvant fidèlement reproduire l'ensemble des activités du 6^e étage, nous suggérons à nos lecteurs qui veulent avoir une vue plus complète de l'évolution du Département de consulter notre rapport d'activités 2004/2005 :

www.sceco.umontreal.ca/publications/rapportactivite

Flash historique sur notre Département !

Bien que le Département de sciences économiques ait été officiellement créé en 1958, suite à une délibération du Conseil des gouverneurs de l'Université de Montréal en date du 13 janvier 1958, le début de l'enseignement de l'économie à notre université remonte à 1920. Cet enseignement fut d'abord offert à L'École des sciences sociales Édouard-Montpetit, du nom de l'économiste canadien français, école qui devint en 1942 la Faculté des sciences sociales, économiques et politiques. L'économie était enseignée au sein de la section des Relations industrielles de cette faculté. En 1952, le professeur **Roger Dehem**, citoyen belge, qui devint plus tard professeur à l'Université Laval à Québec, transforma, «plus ou moins clandestinement» selon ses termes, la spécialisation en sciences économiques en une sous-section habilitée à octroyer, au lieu du M.A. en relations industrielles, le diplôme de licence en sciences sociales, économiques et politiques, qui avait été réservé jusqu'alors aux étudiants du soir. C'est ce régime qui durera jusqu'à la création de notre Département en 1958.

Source : André Raynauld : «Un bref historique du Département de sciences économiques de l'Université de Montréal », document non publié, Montréal, 14 avril 1989.

Service de placement du Département

Nos finissants et diplômés (B.Sc., M.Sc. et Ph.D.) sont invités à s'inscrire au Service de placement offert par le Département. En voici les avantages:

1. ils recevront par courriel les annonces d'emploi et de campagnes de recrutement ouvertes à nos finissants et diplômés;
2. s'ils sont à la recherche active d'un emploi, ils pourront faire afficher leur curriculum vitae sur le site du Département.

Il leur est demandé d'envoyer les renseignements suivants à notre documentaliste pascal.martinolli@umontreal.ca :

- nom, prénom;
- coordonnées (adresse, téléphone, courriel);
- champs de concentration;
- cours suivis et niveau du dernier diplôme;
- titre du rapport de recherche ou mémoire ou thèse, si applicable, avec nom du directeur de recherche;
- scolarité;
- expérience professionnelle;
- connaissances informatiques et linguistiques.

Coup de projecteur sur nos chargés de cours

Chiheb Charchour

Citoyen canadien depuis 1990, Chiheb Charchour est né à Tunis. Après avoir complété son baccalauréat de l'enseignement secondaire (section sciences mathématiques) au lycée Fatouma Bourguiba de Monastir, il arrive en 1983 à Montréal où il s'inscrit en sciences économiques à l'UQAM, qui lui octroie en 1986 un baccalauréat universitaire dans cette discipline. Il obtient, en 1989, une maîtrise en sciences économiques à l'Université de Montréal. L'année suivante, il est recruté comme chargé de formation par HEC Montréal où il reste jusqu'en 1992.



Chiheb Charchour

En 1993, le ministère de l'Enseignement supérieur tunisien lui offre le poste d'enseignant titulaire de l'enseignement supérieur. Son point d'attache principal sera l'Institut des HEC de Carthage où il enseignera au premier et au deuxième cycles et y développera un nouveau cours sur l'analyse des problèmes économiques contemporains. Durant ce séjour en Tunisie, qui durera jusqu'en 1996, Chiheb s'impliquera dans un ensemble d'activités de recherche et de gestion administrative, en plus de sa charge d'enseignement. Ce seront, entre autres, la participation au jury de recrutement d'enseignants pour l'Institut des enseignants technologues, où il concevra un examen de recrutement qui sera retenu à l'échelle nationale, la participation au jury de recrutement des candidats au DESS en tourisme offert par HEC Carthage, la collaboration aux travaux de la Commission pour le développement économique de la Tunisie chargée d'établir une stratégie de financement extérieur à l'horizon 2010, la contribution à la «mise à niveau» de l'industrie des produits cosmétiques dans le cadre du programme d'ajustement structurel et aussi la préparation d'un schéma de financement pour *Universal Industries*, une société tunisienne de production et de vente d'appareils électroménagers.

En 1997, on retrouve Chiheb à HEC Montréal. Il s'y est inscrit au programme de Ph.D. (option économie appliquée) dont il complètera la scolarité et réussira les examens de synthèse tout en y oeuvrant comme chargé de cours. Ce retour au Canada ne terminera toutefois pas sa collaboration avec son pays d'origine. À la fin des années 90, HEC Montréal avait en effet mis sur pied une «filiale» à Tunis dont il sera le directeur adjoint de 2000 à 2002.

Revenu à Montréal en 2003, Chiheb se voit offrir par notre département un poste de chargé de cours sur la base de la qualité de son enseignement, ayant obtenu pas moins de cinq fois le *Prix Orange* octroyé par l'Association des étudiants de HEC Montréal pour la qualité de l'enseignement et de la pédagogie. Depuis, il a enseigné chez nous Initiation à l'économie, Principes d'économie, Économies nord-américaines, Économie du monde arabe et Problèmes et politiques économiques. Dans chaque cas, non seulement il a fait preuve des grandes qualités

pédagogiques qu'on lui connaissait, mais a aussi mis à la disposition de ses étudiants une documentation de synthèse et de mise à jour de la matière fort utile et téléchargeable, ce qui lui a valu des évaluations de nos étudiants tout aussi élogieuses que celles qui lui avaient été décernées par les étudiants de HEC Montréal. Chiheb a 2 enfants, Hédi (12 ans) et Sarrah (9 ans). Son épouse, Jamila Baouab, est spécialiste en civilisation musulmane. Notre chargé de cours est trilingue : anglais-arabe-français.

Échos des anciens et amis¹

Nous avons appris avec une profonde tristesse le décès de **Philippe Lahens** (M.Sc., 1991), de nationalité haïtienne, survenu à Montréal le 11 février, à la suite d'un cancer du colon. Âgé de 46 ans, Philippe travaillait comme économiste au service des Changes du département des Affaires internationales de la Banque de la République de Haïti. Un de ses amis, qui nous a annoncé la nouvelle du décès, nous a dit que Philippe ne tarissait pas d'éloges sur la formation qu'il avait reçue à notre Département et qu'il a toujours éprouvé un fort sentiment de reconnaissance à l'égard de ceux de nos collègues qui lui avaient enseigné, dont les professeurs Montmarquette et Tremblay, ceux-ci l'ayant particulièrement marqué. La rédaction de **L'ÉCONOMIEN** offre toute sa sympathie à la famille de Philippe et à ses proches.

Nos anciens restent présents sur la scène politique.

Aux élections fédérales du 23 janvier 2006, deux d'entre eux ont été élus, en fait réélus, à la Chambre des communes du Canada sur la liste du Bloc Québécois. Bien apprécié de ses électeurs, **Pierre Paquette** (M.Sc., 1982) a été élu pour la troisième fois député de Joliette. Il est porte-parole du Bloc Québécois en matière de commerce international, de mondialisation et d'institutions financières internationales. Tout aussi apprécié, **Yvan Loubier** (M.Sc., 1985) siège à la Chambre des communes depuis 1993 et continuera à y siéger comme député de Saint-Hyacinthe-Bagot. Il est porte-parole de son parti pour les affaires intergouvernementales et les affaires autochtones.

Nos anciens sont à l'honneur.

Robert Lacroix (B.Sc., 1965), qui a terminé en 2005 son deuxième mandat de recteur de l'Université de Montréal, a reçu, le 29 mars 2006, la décoration de l'Ordre des Palmes académiques des mains du Consul général de France à Québec. Cette décoration a été instituée en 1955 par le président de la République française, René Coty, faisant suite à une distinction créée en 1808 par Napoléon I pour honorer les membres éminents de l'Université, en France et à l'étranger. **Georges Dionne** (Ph.D., 1980), professeur titulaire à HEC Montréal et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en gestion des risques, a été nommé par l'*American Risk and Insurance Association* rédacteur en chef du prestigieux *Journal of Risk and Insurance*. Son mandat,

1. Lorsque le nom d'un ancien est cité, apparaît entre parenthèses le dernier diplôme qu'il a obtenu au Département de sciences économiques de l'Université de Montréal et non pas le dernier diplôme qui lui aurait été octroyé par un autre département de notre université ou d'une autre université.

d'une durée de trois ans, commencera le 1^{er} janvier 2007. Dans son bulletin *Manchettes*, HEC Montréal nous rappelle que Georges est l'auteur de plus de 125 articles publiés dans des revues scientifiques de renommée internationale. **André-Pierre Contandriopoulos** (Ph.D., 1976) professeur titulaire au Département d'administration de la santé de l'Université de Montréal et chercheur au GRIS (Groupe de recherche interdisciplinaire en santé) a été invité à prononcer une conférence à la Société royale du Canada sur *Santé et dignité humaine au Canada : entre espoirs et désarrois*. Dans sa présentation, il a dit entre autres : «Au Canada, comme dans tous les pays développés, l'action combinée du développement des technologies, des connaissances sur la vie, de la mondialisation et de l'apparition de nouvelles maladies, exerce des pressions considérables sur le système de santé qui répond de moins en moins bien aux attentes de la population... Cette question n'est pas seulement opérationnelle ou technique, elle est surtout éthique et politique dans la mesure où elle questionne les systèmes de valeurs de la société et où elle conduit à repenser le rôle de l'État, en particulier sa responsabilité à l'égard de la santé». Le *Forum* du 5 décembre (p. 4) nous a appris que le très lu magazine américain *Institutional Investor* a désigné **François Trahan** (M.Sc., 1994), *chief investment strategist* chez Bear Stearns, à New York, comme étant actuellement le stratège le plus influent dans sa catégorie aux États-Unis, sur la base du sondage qu'il effectue annuellement ce magazine auprès des clients institutionnels des centres financiers de nos voisins du Sud. **François Pap** (M.Sc., 1979), professeur de macroéconomie et d'initiation aux statistiques au Cégep du Vieux-Montréal et occasionnellement chargé de cours à HEC Montréal, a été honoré en novembre par la Fédération d'Athlétisme du Québec pour son implication ces 25 dernières années comme entraîneur, administrateur et officiel de la Fédération. Il a été en outre le gérant de l'équipe canadienne d'athlétisme qui a participé au Niger, en novembre, aux Jeux de la Francophonie.

Nos anciens continuent à enseigner et à faire de la recherche ou entament une carrière de professeur et de chercheur soit à l'université, soit au niveau collégial.

Jean-Michel Cousineau (M.Sc., 1974), professeur titulaire à l'École de relations industrielles de l'Université de Montréal, a publié en septembre dernier, aux Presses de l'Université de Montréal, un ouvrage de 377 pages intitulé *Emploi et salaire*. Il s'agit d'un livre, écrit avec un grand sens de la pédagogie, s'adressant à tous ceux et celles qui s'intéressent aux aspects économiques du travail ou qui se destinent à la gestion des ressources humaines, ou encore, qui seront



Jean-Michel Cousineau

appelés à s'occuper de questions de relations industrielles. L'ouvrage comprend un volet microéconomique sur le marché de la main-d'œuvre et aussi ses imperfections, les différentes théories de la détermination des salaires, la syndicalisation et les négociations collectives. Dans le volet macroéconomique qui suit, Jean-Michel fait un ample rappel de la nature et du fonctionnement intégré des marchés des biens et des services et des marchés monétaires dans le cadre du cycle et de la croissance. Cette deuxième partie se termine par un examen des fondements théoriques des politiques publiques, y compris celles liées à l'assurance-chômage. À saluer la très originale couverture en couleurs qui a été retenue pour le livre de Jean-Michel : on y voit des fourmis rouges affairées à la queue leu leu, chacune portant sur son dos une feuille d'arbre verte marquée du signe \$. Il fallait y penser! Jean-Michel nous informe d'autre part qu'il a été nommé rédacteur de la nouvelle publication de l'Association des économistes québécois (ASDEQ), appelée *Lettres Économiques*. Il nous invite à lui envoyer des articles d'analyse sur des questions d'intérêt liées à l'élaboration et à l'exécution des politiques publiques (jean.michel.cousineau@umontreal.ca). **Jean Boivin** (B.Sc., 1995) quittera cette année la *Columbia Business School*, où il est depuis 1999, pour occuper un poste de professeur à HEC Montréal. **Marc Bellemare** (M.Sc., 2001), qui termine sa thèse de Ph.D. à l'Université Cornell, a reçu trois offres de poste de professeur : Université de Sherbrooke, Université du Wyoming et Université Duke. Son choix s'est porté sur cette dernière étant donné que non seulement elle est une institution renommée, mais aussi qu'elle favorise les liens entre les économistes appliqués, dont Marc fait partie, et les enseignants-chercheurs des différentes *Policy Schools* qu'elle abrite. Des raisons plus personnelles l'ont également poussé à se tourner vers l'Université Duke où il oeuvrera comme professeur adjoint au *Terry Sanford Institute of Public Policy*. Sa fiancée Janet, qui est aussi étudiante à l'Université Cornell, est diplômée de la *Nicholas School of the Environment and Earth Sciences at Duke University*, ses futurs beaux-parents habitant Chapell Hill. Et, ajoute Marc, que sa spécialité en microéconomie du développement a sans doute habitué aux pays chauds, «le climat de la Caroline du Nord est tellement plus clément». Plus clément que celui de Sherbrooke, assurément! **Mathieu Laberge** (B.Sc., 2004), qui a terminé sa maîtrise à l'Université de Nottingham en Angleterre, se classant dans le premier quartile de sa classe, devient professeur d'économie au Cégep Édouard-Montpetit, tout en continuant à assurer la chronique *Québec, grand angle* dans le quotidien montréalais, *La Presse*.

Nous retrouvons des anciens dans l'entreprise privée et les organismes publics.

Le 5 mai, **Dominique Vachon** (M.Sc., 1988), vice-présidente et adjointe au président directeur-général de l'Autorité des marchés financiers du Québec, a agi comme présidente et conférencière d'une session plénière consacrée à la réglementation et la gouvernance, dans le cadre du congrès de l'ASDEQ à Montréal. **Jean-Marc Kilolo Malambwe** (M.Sc., 2002) est économiste à la Banque Nationale du Canada, à Montréal. **Stéphane Thivierge** (M.Sc., 1989)

est analyste de marché senior, dans la division Produits-Électricité, à l'Office national de l'énergie du Canada à Calgary en Alberta. Depuis avril 2005, **Jocelyn Dumas** (B.Sc., 1982) est secrétaire général associé au ministère du Conseil exécutif du gouvernement du Québec où il dirige le Secrétariat aux priorités et aux projets stratégiques. De l'autre côté de la frontière, **Étienne Gagnon** (B.Sc., 2000), qui est sur le point d'obtenir son Ph.D. de la *Northwestern University*, a accepté un emploi à rien de moins que le *Federal Reserve Board* à Washington, dans la division de finance internationale.

Nos anciens sont aussi en Asie et en Afrique.

Marc-Antoine Adam (M.Sc., 2004), après une année passée à Dakka où il s'occupa d'un programme de micro finance destiné aux plus déshérités de la capitale du Bangladesh, a repris le chemin de l'Asie pour aboutir



Marc-Antoine Adam (au temple de Borobudur, Indonésie)

à Pontianak, ville d'environ un demi-million d'habitants située à l'ouest de l'île indonésienne de Bornéo à 389 miles de Singapour, dans la région du Kalimantan. Pontianak se trouve exactement sur l'équateur (cela se sent, nous dit Marc-Antoine), dans le delta du plus long fleuve de l'Indonésie, le Kapuas. Fondée en 1772 sur le site d'un ancien comptoir commercial, la ville est construite en terrain marécageux, ce qui explique que beaucoup de maisons sont sur pilotis. L'économie locale repose essentiellement sur l'activité d'un chantier maritime et la production du caoutchouc, de l'huile de palme, du sucre, du poivre, du riz et du tabac. La population de l'endroit est en majorité d'ethnie malaise et dayak avec une forte minorité chinoise qui domine la vie économique. À son arrivée, Marc-Antoine, qui est appelé à séjourner deux années à Pontianak, a pris des cours de langue indonésienne, le bahasa, parler dérivé du malais et écrit en caractères latins. Il travaille pour une ONG locale, YSDK. Cette ONG a un double mandat : d'une part, porter assistance aux populations qui furent victimes, à la fin des années 90 et au début des années 2000, des conflits ethniques et religieux entre musulmans et Dayaks chrétiens et dont certaines furent déplacées, par le gouvernement indonésien, de la région de Pontianak au milieu de la jungle équatoriale; d'autre part, aider une population établie dans l'ouest du Kalimantan (*Kalimantan Barat*), près de la frontière avec la Malaisie, à mettre sur le marché ses produits, comme le gingembre et le maïs. Marc-Antoine doit surtout s'occuper de la réalisation de ce second mandat de YSDK et possiblement travailler sur un programme de microcrédit qu'a mis en place l'ONG pour aider les agriculteurs à financer leurs activités de production et de commercialisation. Fascinant et stimulant tout cela

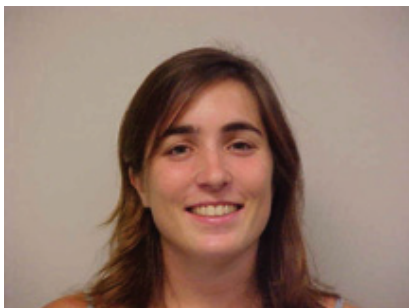
pour un jeune économiste attiré par le développement «de terrain», comme l'est Marc-Antoine.

Cheikh Kader Yameogo (B.Sc., 1977) et son épouse, Dahli, tous deux du Burkina Faso, ont eu, en décembre, leur second enfant, un fils prénommé Kylem Salif, né à Montréal. Kylem Salif a une sœur, Himaya, âgée de 2 ½ ans, elle aussi née à Montréal. Cheik Kader, homme d'affaires prospère établi à Ouagadougou, a été invité le 2 février 2006 au *National Prayer Breakfast* à Wahington. Au cours de cette cérémonie annuelle, le Président des États-Unis, les membres du Congrès, des hauts fonctionnaires américains et la communauté diplomatique invitent des personnalités de plus de 160 pays à forger et renforcer des liens d'amitié à travers «leur amour de Dieu et leur respect pour les autres», comme le précisait la lettre d'invitation. En décembre, notre collègue, **François Vaillancourt**, qui, depuis plusieurs années, sillonne les pays émergents, comme spécialiste des questions de décentralisation budgétaire, a eu le plaisir d'être invité à dîner, dans la capitale burkinabè, par Cheik Kader. Il a aussi pu constater, à son retour, que ce n'est pas du Perrier qui est offert par Air France sur son vol Ouagadougou - Paris mais bien l'eau minérale naturelle Jirma que produit notre ancien en plus des pâtes alimentaires Pastina. En mars, François, en mission en Tanzanie à titre de consultant sur les relations intergouvernementales entre le gouvernement central de ce pays et Zanzibar (relations de même nature, dit-il, qu'entre Ottawa et Québec!) a été reçu pour le brunch par **Bassirou («Bass») Sarr** (M.Sc., 1978) et son épouse, Louise, dans leur superbe maison située dans le quartier résidentiel de Dar es Salaam, *Msasani Peninsula*, qui surplombe l'Océan Indien. Bassirou, citoyen mauritanien, est directeur du *East AFRITAC* (*African Regional Technical Assistance Centre*). Établi en 2002 par le FMI, le *East AFRITAC* facilite l'élaboration, la mise en place et le suivi de programmes d'assistance technique ainsi que la coordination des actions des bailleurs de fonds dans six pays de l'Afrique de l'Est (Érythrée, Éthiopie, Kenya, Ouganda, Rwanda, Tanzanie). Louise, qui est québécoise, fait, à titre bénévole, de l'action humanitaire au sein de l'Organisation des épouses d'expatriés et de diplomates. Le couple a deux enfants, Karim, 25 ans, qui vient de terminer un baccalauréat en administration à l'Université Acadia, en Nouvelle-Écosse, et Marlie, 19 ans, qui étudie à la Faculté des arts et des sciences de l'Université McGill. Louise et Bassirou rentreront dans une année à Washington où notre ancien reprendra son travail au siège du FMI. Peu après le départ de François de la Tanzanie, Bassirou est allé au Sénégal et en Mauritanie. À Nouakchott, il a rencontré un autre de nos anciens, **Ahmed Boucheiba** (B.Sc., 1976), qui a été vice gouverneur, s'il ne l'est encore, de la Banque centrale de Mauritanie et qui venait d'organiser un dîner en l'honneur d'**André Ryba** (B.Sc., 1967), dîner auquel étaient présents des diplômés de l'Université de Montréal. Il faut rappeler qu'au cours des années 80, dans le cadre de la coopération mauritano-canadienne, plusieurs jeunes Mauritaniens vinrent étudier à l'Université de Montréal, principalement à notre Département et à l'École Polytechnique. La plupart rentrèrent au pays où le rédacteur de **L'Éconolien** les retrouva

à des postes de commande dans l'administration publique ou celle d'entreprises d'État, dont certaines ont été partiellement ou entièrement privatisées. D'autres choisirent de rester au Canada ou de rejoindre des organisations internationales. L'invité d'honneur du dîner de Nouakchott, **André Ryba**, qui enseigna aussi, il y a longtemps, à notre Département, est toujours à l'emploi de la Banque mondiale. Après quatre ans et demi passés à Yaoundé au Cameroun, et deux années au siège de la Banque mondiale à Washington, André est à nouveau sur le terrain, plus précisément à Bamako au Mali. Il y est actuellement en charge du dialogue sur le fonctionnement et le développement du secteur financier et la coordination des projets afférents pour les huit pays de l'Union économique et monétaire ouest – africaine, ou UEMOA (Bénin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Guinée Bissau, Mali, Niger, Sénégal, Togo), et la Mauritanie. Il nous dit qu'il passe beaucoup de temps en avion! **Ahmed Kone** (M.Sc., 2003) est économiste en gestion au siège de la banque centrale de l'UEMOA, la Banque centrale des États de l'Afrique de l'Ouest (BCEAO), à Dakar. **Lahsinia Mostapha** (M.Sc., 1986) occupe, en ses propres termes, «un bon poste» au ministère des Finances du Maroc.

Des anciens reviennent au Département pour nous parler de leur recherche ou en faire.

Le 25 novembre, nous avons eu le plaisir de revoir **Marie Connolly** (M.Sc., 2000) et **Alexandre Debs** (B. Sc.,



Marie Connolly

1997) venus nous présenter, dans la salle de séminaire André - Raynald, la recherche qu'ils effectuent dans le cadre de leur thèse de Ph.D., Marie à l'Université Princeton, Alexandre au MIT. Leurs thèmes de recherche sont tout à fait originaux. Marie étudie, sur la base de données américaines, dans quelle mesure le temps qu'il fait dehors affecte le choix d'aller au travail ou de ne pas y aller. Ses premiers résultats montrent que, par jour de pluie (10 pouces d'eau ou plus en 24 heures), les hommes passent en moyenne 14 minutes supplémentaires au travail, avec des différences régionales significatives, ce temps additionnel allant de 38 à 45 minutes dans le sud des États-Unis. Pour les femmes, les résultats sont plus mitigés. La pluviosité du jour précédent a aussi un impact. S'il a plu hier, le temps passé aujourd'hui au travail est réduit en moyenne de 25 minutes pour les hommes. Pour les femmes, si la journée précédente et celle d'aujourd'hui ont été pluvieuses, elles



Alexandre Debs

passeront aujourd'hui 33 minutes de moins à travailler. Marie rejette ainsi l'hypothèse de Mark Twain, à l'effet que tout le monde parle du temps qu'il fait, mais que personne ne fait quelque chose à son sujet. Pour elle, clairement, le temps a un impact sur la décision des travailleurs d'aller travailler ou de se consacrer à leurs loisirs. Alexandre, quant à lui, étudie le problème d'agence dans les régimes de dictature. Son modèle est basé sur des faits stylisés empruntés à l'Empire des Moghols, dynastie musulmane d'origine turque qui régna sur l'Inde de 1526 à 1857. Le modèle d'agence se réfère plus précisément aux relations qui existèrent entre les Empereurs Moghols (les dictateurs) et les hauts fonctionnaires des régions de l'Empire chargés de percevoir les taxes pour le pouvoir central. Une préoccupation que ne renierait pas notre collègue **François Vaillancourt** ou même le ministre des Finances du Québec!

Olivier Bochet (M.Sc., 1999), professeur adjoint à l'Université de Maastricht, aux Pays-Bas, et *Research fellow* au CORE, à Louvain-la-Neuve en Belgique, est venu passer deux semaines, en mars, au Département pour y travailler avec notre collègue, Sidartha Gordon, sur les règles prioritaires de localisation des installations à caractère public, comme les écoles. Olivier, qui est détenteur d'un Ph.D. de l'Université Brown, a comme champs d'intérêt les choix sociaux, la théorie des jeux et l'économie expérimentale. Il enseigne en anglais, à l'Université de Maastricht, non seulement l'organisation industrielle, la microéconomie et la théorie des choix sociaux, mais également la psychologie économique.

Nos anciennes poursuivent leurs études

Marjolaine Gauthier-Loiselle (M.Sc., 2006) a reçu des offres de plusieurs grandes universités américaines pour y faire un Ph.D. Elle a choisi l'Université Princeton, ses champs d'intérêt étant l'économie publique et l'économie du travail. **Maude Ruest-Archambault** (M. Sc., 2006) entrera en septembre dans le programme de la maîtrise en politique, planification et financement de la santé de la *London School of Hygiene and Tropical Medicine*. Ce programme est offert conjointement avec la *London School of Economics and Political Science*.

Nos informations ne sont-elles pas à jour ou vous aimeriez qu'on parle d'autres ou de vous-même? Communiquez avec nous.

Un ancien nous reçoit

Marc Lévesque

(M.Sc., 1984) a reçu *L'Éconolien*, le lundi 13 mars, dans la salle des marchés (*trading floor*) du centre financier Toronto-Dominion, situé à Toronto, à l'angle des rues Bay et King. Quelque trois cents arbitragistes, cambistes et autres praticiens de la finance s'y affairaient, les



Marc Lévesque

yeux rivés sur l'écran de leur ordinateur. Malgré la fébrilité sous-jacente, l'atmosphère était étonnamment sereine dans cette vaste salle bien éclairée et à l'excellente climatisation. Rien à voir avec les gesticulations et les cris de joie ou de désespoir dont on est souvent témoin sur le parquet des bourses de valeurs mobilières.

➤ **Que font exactement tous ces gens-là ?**

➤ *Ils vendent et achètent des actifs financiers sur ce qu'on pourrait appeler le marché de gros, leurs clients étant principalement des investisseurs institutionnels comme la Caisse de dépôt et placement du Québec ou le Régime de retraite des enseignantes et des enseignants de l'Ontario*

➤ **Tous? Les mêmes sortes d'actifs?**

➤ *Non, non! Dans la partie de la salle où nous nous trouvons, les transactions portent sur les devises et les valeurs mobilières à revenu fixe comme les bons émis par le Gouvernement du Canada et les gouvernements provinciaux. C'est d'ailleurs de ce secteur dont je suis responsable à titre de stratège en chef. Plus loin, au fond de la salle, ce sont les actions corporatives qui font l'objet des achats et des ventes. Il y a aussi quelques-uns des collègues, que l'on pourrait qualifier de génies de l'ingénierie financière, comme ce monsieur assis là-bas, qui se consacrent presque exclusivement à la mise au point de nouveaux produits financiers faits sur mesure pour leurs clients.*

➤ **Des sommes d'argent considérables doivent passer par ici?**

➤ *Considérables en effet, mais je ne peux pas vous en dire plus.*

➤ **Pour motiver tout ce beau monde, il doit y avoir des primes à la clé?**

➤ *Oui et elles ne sont pas nécessairement négligeables. Il arrive que l'intéressé double, voire triple, son salaire de base avec les bonus qui récompensent sa performance.*

➤ **Est-il pénalisé si cette performance n'est pas à la hauteur?**

➤ *Pas dans le sens où son salaire de base serait taxé, mais évidemment, il aura un plus petit bonus.*

➤ **Comment commence votre journée?**

➤ *Très tôt! Dès six heures du matin je suis dans le train de banlieue qui relie Ajax, où j'habite avec ma famille, à Toronto. Pendant le trajet, je lis pas moins de quatre journaux dont les incontournables Financial Times et Wall Street Journal. Arrivé au bureau, j'ouvre mon écran et parcours l'information économique et financière offerte à la minute près sur le Bloomberg. Puis, c'est l'écoute du briefing de 7h15 fait à toute la salle par microphone. D'abord intervient notre bureau de Londres qui nous informe sur les transactions qui ont eu lieu le matin même sur les titres canadiens en Europe et au Japon, servi en cela par le décalage horaire qui nous sépare des places financières européennes et asiatiques. Ensuite, c'est à moi de prendre la parole.*

Je ne parle pas nécessairement des actifs financiers qui m'occupent, devises et valeurs à revenu fixe. Je peux très bien attirer l'attention de mes collègues sur tel ou tel événement économique ou politique que je considère comme susceptible d'influencer le marché. Je suis suivi par les arbitragistes en chef pour les obligations du Gouvernement du Canada et celles des gouvernements provinciaux. Le briefing se termine avec l'intervention de l'arbitragiste en chef pour les valeurs corporatives.

➤ **Cela doit prendre une bonne heure tout cela.**

➤ *Non, pas plus de vingt minutes. D'ailleurs, si je n'ai rien à dire ce matin-là, je ne dis rien. Dans mon métier, la précision et la concision sont des vertus cardinales. Savez-vous qu'à mon entrée à Toronto-Dominion, on m'a fait passer un test de rédaction? Nos clients, comme mes supérieurs, n'ont pas le temps de lire des rapports longs et emberlificotés. Ils veulent des textes courts allant directement à l'essentiel (« To the point, please ! »).*

➤ **Faites-vous appel, dans vos activités, aux conseils des nombreux professeurs de finance en poste dans nos universités ?**

➤ *En fait, de manière très occasionnelle. Nous avons des rapports plus étroits et réguliers avec nos collègues du FMI, de l'OCDE, du Federal Reserve, de la Banque du Canada et d'institutions financières privées. Des contacts qui me sont très utiles car je ne fais pas seulement de la supervision d'opérations d'arbitrage. Je suis également chargé d'évaluer la situation économique générale et de prévoir les tendances, notamment en matière de taux de change. Je mets là, d'une certaine manière, mon chapeau de chercheur.*

➤ **Depuis que vous êtes à Toronto-Dominion, vous avez dû connaître, ainsi que vos collègues, des moments forts et peut-être même des mouvements de panique au vu de la conjoncture mondiale et de l'état du marché?**

➤ *Certainement. Il y a d'abord eu la crise financière asiatique de 1997 qui affecta de manière dramatique la Corée du Sud, l'Indonésie, la Malaisie et la Thaïlande. Nous avons la hantise du fameux « effet tequila » qui avait entraîné la propagation de la crise financière, qu'avait connue le Mexique en 1994-95, à d'autres pays latino-américains. Certains d'entre nous se demandèrent même si leur emploi n'allait pas être mis en péril avec ce qui se passait en Asie du Sud-Est. Ensuite, entre 1998 et 2000, il y a eu la bulle spéculative, des fonds de placement à haute technologie. Nous avons essayé de convaincre nos clients de diversifier le risque en limitant au maximum à 10% de leurs avoirs de portefeuille l'achat de tels fonds. Mais beaucoup d'entre eux ne voulurent rien entendre mus par le rendement élevé des actions à haute technologie. Ils le regrettèrent. À cette occasion,*

« Nos clients, comme mes supérieurs, n'ont pas le temps de lire des rapports longs et emberlificotés. Ils veulent des textes courts allant directement à l'essentiel (« To the point, please ! »). »

j'ai compris que l'appât du gain peut l'emporter chez certains investisseurs au mépris de toute prudence. Il y a eu aussi le choc «exogène» de la pluie verglaçante qui s'abattit en 1998 sur le Québec, l'est de l'Ontario et le Nouveau-Brunswick. Nous devions faire une présentation à nos clients à Montréal. D'habitude, environ deux cents personnes assistent à ce genre de manifestation. Il n'y en avait que...trois! L'année dernière fut aussi celle d'un moment fort. À la suite de l'ouragan Katrina, les marchés anticipaient que la Banque du Canada allait maintenir son taux directeur inchangé. Mes collègues, et moi en particulier, prétendîmes au contraire que la Banque allait non seulement augmenter son taux, qui se situait alors à 2,5%, mais allait continuer jusqu'à ce qu'il atteigne 4%. Nous décidâmes de transiger sur cette base qui allait à contre-courant. Nous eûmes raison. Ce sont de telles décisions qui rapportent.

- **Vous voyagez beaucoup pour votre travail ?**
- Oui, je voyage régulièrement au Canada et cela m'arrive à l'occasion de sortir du pays. L'année dernière, je suis allé au Japon, en Chine et en Corée du Sud pour affaires.
- **Votre journée se termine à quelle heure?**
- Entre 17h30 et 18h00, ce qui me permet d'être de retour à la maison avant 19h00.
- **Vous êtes Montréalais d'origine. Montréal doit vous paraître lointain maintenant?**
- En quelque sorte, oui. Mon père est décédé il y a un an et ma mère habite près de Vancouver. Un de mes frères travaille sur la conception de produits optiques pour la société Nikon à Québec. Mon autre frère, le bohème de la famille, vit sur une île au large de l'île de Vancouver, pas trop loin de Victoria, capitale de la Colombie-Britannique. Mon épouse, Sylvie Lord, qui a fait, comme moi, des études de maîtrise en sciences économiques à l'Université de Montréal et qui est présentement analyste principale des politiques au ministère de la Formation, des Collèges et des Universités de l'Ontario, a, quant à elle, conservé plus d'attaches avec Montréal où réside sa famille. Nous avons toutefois inscrit nos filles, Marianne (14 ans) et Camille (10 ans), dans des écoles ontariennes de langue française, ce qui en a fait des bilingues parfaites. J'ai toujours attaché beaucoup d'importance au fait d'être bilingue très jeune. Cela a été mon cas. Mon père était un Canadien francophone. Ma mère, de nationalité américaine, a été journaliste et, après nous avoir élevés, mes frères et moi, a rejoint l'équipe du Reader's Digest. Mes parents s'étaient connus à Chicago du temps où mon père faisait des études de physique nucléaire à l'Université Northwestern.
- **Votre père, René A. Lévesque, a aussi œuvré à l'Université de Montréal, n'est-ce pas?**
- Oui, il y a été, entre autres, vice-recteur à la recherche.
- **Remontons un peu dans votre enfance et votre adolescence à Montréal.**
- Avec plaisir! J'ai suivi mon enseignement primaire à l'École Notre-Dame-de-Grâce qui existe encore au coin

de l'avenue du même nom et de l'avenue Girouard. Le secondaire, je l'ai fait non loin de là, à l'École Saint-Luc.

- **Une école publique?**
- Oui, mes parents étaient opposés à l'école privée.
- **Un parcours d'élève modèle, je suppose?**
- Oh que non! Durant mon séjour à Saint-Luc j'ai fait les quatre cents coups. Je séchais la plupart des cours, vivant, pourrait-on dire, à la limite de la délinquance. Je ne devais sans doute pas être entièrement stupide puisque je récoltais, malgré tout, de bonnes notes aux examens, notamment en mathématiques. J'avais aussi une passion pour les arts plastiques m'adonnant à la peinture à l'huile, ce qui était le côté respectable de mon existence délurée. J'ai d'ailleurs conservé des liens d'amitié avec un condisciple de l'époque qui est l'actuel propriétaire de la galerie Clair Obscur, au 2364 de la rue Beaubien à Montréal.
- **Vous peignez toujours?**
- Hélas non, faute de temps. Mais comme, à mes moments perdus, j'aime cuisiner, je prends des photos des plats que j'ai préparés, ce qui est aussi une forme d'art. J'avoue que ces photos sont, avec l'aide de ma caméra numérique, en général assez réussies et certaines ne dépareraient pas un magazine de gastronomie.
- **Et après l'École Saint-Luc?**
- Je m'inscris au Collège du Vieux-Montréal.
- **Pourquoi le Vieux-Montréal?**
- Tout d'abord, je voulais sortir de ce bain de semi-délinquance dans lequel j'avais été plongé à Saint-Luc. Or, la plupart de mes compagnons d'aventure avaient opté pour le Collège Saint-Laurent. Je ne voulais pas les suivre. D'où ce choix pour le Vieux-Montréal. Une autre raison est que je voulais, comme beaucoup de jeunes de mon âge, « changer la société ». Le Collège du Vieux-Montréal avait une réputation bien établie de foyer de contestation sociale. Cet aspect gauchisant de l'institution ne pouvait que me séduire.
- **Ensuite, c'est le Département de sciences économiques de l'Université de Montréal où vous vous inscrivez en 1978. Pas exactement de gauche, notre département, et pourquoi les sciences économiques?**
- Mes idées commençaient déjà à évoluer à ce moment-là, et de toute façon, avec mon père qui occupait un poste important à l'Université de Montréal, il n'était pas question d'aller ailleurs. Les sciences économiques? Pourquoi? En fait, j'hésitais à l'époque entre l'économie et l'histoire de l'art. C'est l'économie qui l'emporta étant donné que j'y vis un mélange de sciences sociales et de mathématiques qui se mariait bien avec mon penchant pour les préoccupations d'ordre social et mon goût de la formulation algébrique.
- **Des souvenirs du baccalauréat chez nous?**
- Bien sûr! J'y rencontre ma future épouse, Sylvie, plus jeune que moi. J'ai la chance d'y avoir comme professeur de macroéconomie, Daniel Racette, passé depuis à HEC Montréal, et, comme professeur d'économétrie, votre

collègue Jean-Marie Dufour. De tous les professeurs d'économétrie que j'ai eus, il a été le meilleur. Un autre souvenir, moins réjouissant celui-là, est qu'en 1980, faute d'argent, je dois interrompre temporairement mes études de baccalauréat. Je survécus toutefois et, en janvier 1981, revins m'asseoir sur les bancs de l'université. Dès lors, tout se passa bien, même très bien puisque le professeur Robert Lacroix me prit comme auxiliaire d'enseignement et le professeur Claude Montmarquette m'offrit un poste d'auxiliaire de recherche, ce qui me permit de travailler avec lui en théorie des choix publics et, en particulier, sur la question du votant médian.

- **Vous êtes admis à notre maîtrise en 1983, que vous terminerez en un an.**
- Oui! Et c'est là que se précisera mon intérêt pour l'économie financière internationale et la modélisation appliquée. Mon mémoire, dirigé par Dufour et Racette, portera sur les chocs du taux de change extérieur en présence d'anticipations rationnelles, avec une application aux données canadiennes à l'aide d'un modèle de prévision de type VAR, pour vector autoregression. Cela ne peut plus paraître très excitant aujourd'hui mais, à l'époque, l'utilisation de modèles de type VAR était relativement nouvelle.
- **Le chemin du doctorat s'ouvre alors à vous.**
- Oui, mais je quitterai à mi-parcours.
- **Comment cela?**
- J'avais, en effet, reçu une bourse d'études du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, le CRSH, pour aller faire un Ph.D. à l'Université de Chicago. J'y réussirai les cours et passerai avec succès les examens de synthèse ainsi que les deux examens de spécialisation, l'un en économie internationale et l'autre en finances publiques. C'était Jacob Frankel qui dirigeait l'option en économie internationale. Arnold Harberger était responsable de celle en finances publiques. Mais, dès le début, autant j'aimais cette université, autant je n'aimais pas la ville de Chicago et surtout le quartier, assez mal famé, qui entourait le campus. Il y avait aussi l'absence de mon épouse qui était restée à Montréal comme professeure au Cégep Maisonneuve. Je travaillai sur une proposition de thèse, mais cela n'a pas abouti avant que je revienne au Canada. Il faut vous dire qu'à Chicago l'étudiant de doctorat était pratiquement laissé à lui-même pour choisir son sujet et préparer son projet de recherche. Et, la proposition de thèse elle-même était plus qu'une simple proposition. Il fallait que la recherche fût très avancée. Ensuite, je m'intéressais à l'économie internationale et, durant mon séjour, Jacob Frankel, le seul senior dans ce domaine à l'Université de Chicago, avait quitté pour occuper le poste de gouverneur de la Banque centrale d'Israël. J'aurais sans doute dû suivre le conseil que m'avait donné votre collègue, Claude Montmarquette, lui-même Ph.D. de Chicago, avant mon départ de Montréal : «À Chicago, prends le premier directeur de recherche qui s'avère disponible et prends

le premier sujet de recherche qu'il te propose, même si le professeur et le sujet ne sont pas ton premier choix». Finalement, j'avais commencé à avoir des états d'âme sur la tournure qu'avait prise la modélisation économique en tant que telle. Déjà à l'Université de Montréal, j'avais observé que fréquemment on modélisait pour le seul plaisir de modéliser avec peu d'égard pour le souci d'expliquer la réalité, bien qu'il y eût, bien entendu, des exceptions. Or, même si je n'avais, a priori, rien contre cela, ce qui m'intéressait et m'intéresse toujours, était d'expliquer des problèmes réels, des phénomènes sociaux, le modèle ne constituant pour moi qu'un outil. Cette tendance à la modélisation «désincarnée» avait aussi commencé à apparaître à l'Université de Chicago, à contre-courant d'ailleurs de la tradition, qui m'avait attiré, de cette institution, à savoir, dans notre discipline, d'abord identifier les problèmes intéressants du monde réel et ensuite éventuellement les formaliser pour mieux les analyser et les comprendre. Bref, je reviendrai à Montréal sans mon diplôme de Ph.D.

- **À Montréal où vous connaîtrez au début ce que l'on peut appeler une traversée du désert.**
- Tout à fait. J'enseignerai à mon retour des cours à l'UQAM et à HEC Montréal. Mais cela ne me satisfaisait pas. Je savais que j'allais toujours rester chargé de cours sans perspective de véritable carrière universitaire. À ce moment-là, je me suis dit de deux choses l'une, soit je retourne à Chicago pour faire une thèse, soit je quitte le milieu académique. Je n'avais toutefois aucun goût de revenir sur les bords du Lac Michigan. C'est ainsi que j'accepterai un poste d'économiste à la section internationale de la Banque Royale à Montréal.
- **Où vous vous êtes plu?**
- Certainement. Intégré à une équipe de cinq personnes, je faisais de l'analyse dite de risque-pays. Incidemment, c'est au cours de mon séjour à la Banque Royale, plus précisément en 1991, que j'y ai rencontré votre collègue actuel, Benoit Perron. Il était étudiant au baccalauréat en économie de l'Université Concordia. Il nous aida, comme assistant de recherche, à construire un modèle permettant de prédire les pertes d'une banque à l'occasion des prêts qu'elle consent à des individus. Cela ne m'étonne pas qu'il fasse une belle carrière académique chez vous. De l'avis de tous, il était un des meilleurs assistants de recherche qu'avait connus la Banque Royale, sinon le meilleur.
- **Mais vous quittez la Banque Royale en 1994. Pourquoi?**
- D'abord, notre équipe était passée de cinq à une personne, moi-même. Et, plus important, la Banque Royale avait décidé de déménager son siège social à Toronto. Et cela va vous étonner, il n'était pas question pour ma femme et moi d'aller vivre dans cette ville.
- **Vous retrouvez rapidement un emploi à Montréal?**
- Oui, chez Bank Credit Analyst ce qui dit exactement ce que cela veut dire. Mais je ne m'y suis pas plu. Que faire cependant? La conjoncture économique du milieu

des années 90 n'était pas très bonne. Montréal semblait particulièrement touchée. C'est alors que Sylvie qui, un an plus tôt, n'aurait jamais voulu aller à Toronto, s'y résigna. Elle était enceinte de notre deuxième fille et allait prendre son congé de maternité. Elle décida donc que s'il fallait déménager à Toronto, c'était le meilleur moment pour le faire. Il est vrai qu'elle en avait un peu assez de son métier, exigeant et relativement mal payé, de professeure de Cégep. Il n'en fallut pas davantage pour que je me mette à parcourir les annonces d'offres d'emplois du Globe and Mail. C'est comme cela qu'on me retrouvera à Toronto en 1995 à l'emploi de la Banque Scotia. Deux jours après mon arrivée, exactement le 25 mai, j'ai été accueilli au travail par un message de boîte vocale de la part de Sylvie m'apprenant qu'elle était à l'hôpital sur le point d'accoucher. Je n'avais pas encore de téléphone à mon appartement, et ce n'était pas déjà la vogue des cellulaires. Je sautai sur le premier avion en partance pour Montréal, mais arrivai trois-quart d'heure après la naissance de notre deuxième fille, Camille, à l'Hôpital Sainte-Justine. Peu après, toute ma famille me rejoignit à Toronto.

➤ **Combien de temps resterez-vous à la Banque Scotia?**

➤ Deux années exactement, jusqu'en 1997. Ce fut très intéressant sur le plan professionnel. J'y ai eu l'occasion de faire des études sur la situation des économies nord-américaines, sur l'état du marché des changes et d'autres encore. J'y ai aussi appris que la recherche doit être utile à ceux à laquelle elle est destinée et qu'elle doit parvenir à expliquer des phénomènes qui, de prime abord, apparaissent curieux, comme le faible niveau actuel des taux obligataires à long terme, par exemple.

➤ **Vous quittez donc la Banque Scotia en 1997 pour la salle des marchés de Toronto-Dominion.**

➤ Pour Toronto-Dominion, oui, mais pas encore sa salle des marchés. Je suis d'abord affecté au Département d'économie de l'institution, en clair son département des études, ce qui explique sans doute qu'à l'heure actuelle je consacre toujours une partie de mon temps à faire des analyses, comme je vous l'ai expliqué au début de notre entretien. Au cours de ce temps passé au Département d'économie, j'étais aussi monté dans la hiérarchie de la banque. En 2004, on m'offrira de rejoindre la salle des marchés comme, je l'ai dit, stratège en chef. J'accepterai ce nouveau défi sans hésitation.

➤ **D'autres projets?**

➤ Peut-être d'avoir un jour la responsabilité des transactions sur les actions corporatives.

➤ **Vous nous avez dit que la cuisine et la photographie font partie de vos loisirs. C'est un peu sédentaire, non?**

➤ Ils ne se limitent pas à cela. Je suis un cycliste invétéré et pas du cyclisme pépère style promenade sur des chemins de campagne, mais du cyclisme d'endurance. Entre autres, tous les dimanches matin je parcours, à bonne vitesse, de 100 à 150 kilomètres. Quand la saison ne s'y

prête pas, on me trouve au gymnase où je me garde en forme pour de futures randonnées en bicyclette.

➤ **Un conseil pour nos étudiants?**

➤ Apprenez à écrire des textes professionnels d'une manière claire, concise et logique. Vos textes doivent toujours s'articuler autour de trois points «voilà ce que je pense, voilà pourquoi je le pense, voilà pourquoi je ne suis pas nécessairement d'accord avec ce que d'autres pensent».

Merci beaucoup! Nous vous accompagnerons peut-être un jour à bicyclette.

Un prof nous parle

Benoit Perron est professeur agrégé au Département des sciences économiques de l'Université de

Montréal et chercheur au Centre interuniversitaire de recherche en économie quantitative (CIREQ) et au Centre interuniversitaire en recherche et analyse des organisations (CIRANO). L'entretien a eu lieu au très bon restaurant italien *IL Galateo* («l'homme de bonnes manières»), situé à deux pas de notre université, au 5315 de l'avenue Gatineau.



Benoit Perron

➤ **À la différence du nom de règne de Benoît XVI, votre prénom ne porte pas d'accent circonflexe. Où l'avez-vous perdu?**

➤ C'est le curé de ma paroisse à Montréal qui l'a égaré lorsqu'il a écrit mon prénom sur le registre des baptêmes. Mon prénom comme mon nom d'ailleurs ont souvent prêté à confusion. Il y a d'abord le très médiatisé Benoit Perron (sans accent circonflexe, lui aussi), président d'Énergie Solaire Québec, animateur de radio et chargé de cours à l'UQAM. Peu après mon arrivée en 1998 comme professeur adjoint à l'Université de Montréal, je reçus un appel téléphonique me demandant où et quand aurait lieu ma prochaine conférence publique. Comme macroéconomètre, je ne croyais pas être en si grande demande, mais c'était évidemment à mon homonyme de l'UQAM que la question était adressée. Il y aussi Pierre Perron qui a enseigné plusieurs années chez nous et est maintenant professeur à l'Université de Boston. On me confond d'autant plus facilement avec lui que nous avons des intérêts de recherche communs, comme les tests de racine unitaire, et que nous avons eu le même directeur de recherche à l'Université Yale, le très connu Peter Phillips.

➤ **C'est donc à Montréal que vous êtes né?**

➤ Oui, précédé par une sœur, Marylène, qui a une formation de professeure de français comme langue seconde et

qui est actuellement superviseuse au English Montreal School Board, et suivi d'une autre sœur, Josée, femme au foyer.

➤ **Vos parents?**

- Mon père, présentement retraité, était cuisinier sur les bateaux transporteurs de conteneurs entre principalement Montréal et St. John's, ville principale de Terre-Neuve, et accessoirement vers l'Europe. Il n'était pas rare qu'il fût en mer pour sept semaines, suivies de deux semaines de récupération au domicile familial. C'était un temps où il arrivait parfois que le bateau fût pris dans les glaces du Saint-Laurent, un phénomène du passé à l'heure actuelle. C'est ainsi que mes sœurs et moi avons surtout été élevés par notre mère, aide infirmière de formation.

➤ **C'est aussi à Montréal et dans sa région que vous ferez vos études primaires, secondaires et collégiales?**

- Oui, dans pas moins de trois écoles primaires successives de 1976 à 1982. Il faut dire que ma famille déménageait fréquemment. Le secondaire, je l'ai fait à l'École Édouard-Montpetit de 1982 à 1987. J'y ai même joué du trombone. Puis ce fut, de 1987 à 1989, le Cégep de langue anglaise de Saint-Lambert, sur la rive sud du Saint-Laurent, en face de Montréal. J'y étais inscrit dans la filière commerce (administration). C'est à ce Cégep que j'ai rencontré ma future épouse, Nathalie, étudiante en commerce et qui devint la mère de notre fille Caroline, maintenant âgée de 4 ans.

➤ **Votre épouse, Nathalie, est aussi mère au foyer?**

- Non! Nathalie travaille au Département de détection des fraudes sur les cartes de crédit à CIBC-Visa.

➤ **En 1989, vous vous inscrivez au baccalauréat en sciences économiques à l'Université Concordia. Pourquoi pas à l'Université de Montréal?**

- Parce que l'Université Concordia offrait à ses étudiants des stages rémunérés, même très bien rémunérés, soit dans des entreprises, soit dans des organismes publics. C'est ainsi qu'à l'été 1990, je fis un stage au ministère des Affaires Extérieures du Canada à Ottawa. J'y travaillai sur le dossier du Sommet du G7 tenu à Houston au Texas, au mois de juillet de cette année-là. En 1989, le Mur de Berlin était tombé et les participants au Sommet ne se privèrent pas, dans leur déclaration finale, de se réjouir de la transition des anciens pays communistes vers l'économie de marché et la démocratie, ce qui, au vu de ce qui se passe actuellement en Russie et en Biélorussie, s'est avéré, semble-t-il, quelque peu prématuré. C'est aussi l'année où le Canada s'associa à la prise de sanctions économiques à l'encontre de l'Irak qui venait d'envahir le Koweït. Être à ce moment à notre ministère des Affaires Extérieures consistait à occuper un poste d'observation privilégié de ce genre de développement géopolitique. Mon deuxième stage s'effectua au Bureau

de la Concurrence du Canada, toujours à Ottawa, où on me chargea d'un dossier sur le commerce international. Je fis mon troisième stage, comme assistant de recherche, au Département d'économie de la Banque Royale à Montréal. J'y rencontrerai un diplômé de l'Université de Montréal à l'emploi de cette banque, Marc Lévesque, et participerai à la construction d'un modèle permettant de prédire les pertes encourues par les banques sur les prêts consentis aux individus en fonction d'indicateurs macroéconomiques comme la valeur du taux de change et autres.

- **Marc Lévesque que nous avons rencontré récemment au centre financier Toronto-Dominion à Toronto où il est stratège en chef. Dans l'interview que vous lirez de lui dans le présent numéro de L'Éconolien, il nous dit qu'il se souvient parfaitement de vous.**

➤ En bien, j'espère!

- **Tout à fait. Il ne tarit pas d'éloges à votre égard ajoutant que vous aviez été un des meilleurs assistants de recherche qu'avait connus le Département d'économie de la Banque Royale, sinon le meilleur.**

➤ Cela fait plaisir à entendre, d'autant plus que mon quatrième et dernier stage se terminera en queue de poisson. J'avais été engagé par une firme conseil en environnement, Apogee Research, où on m'avait demandé de travailler sur des bases de données. Peu après mon arrivée, on me congédia...

➤ **C'est à l'Université Concordia que vous suivrez vos premiers cours d'économétrie.**

- Oui, avec Jon Breslaw, mais en particulier avec Bryan Campbell, qui avait obtenu son doctorat de l'Université de Montréal et qui me donna pas moins de quatre cours. Je rencontre souvent Bryan dans des réunions scientifiques et au CIRANO. À l'époque, j'ai également dû croiser, dans les couloirs du département à Concordia, Mario Dumont, qui est devenu chef de l'Action démocratique du Québec.

➤ **Votre maîtrise, toujours à l'Université Concordia?**

- Non, à l'Université Queen's, à Kingston en Ontario. J'avais reçu une bourse de ce qui s'appelait à ce moment-là le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Québec (FCAR). L'Université Queen's m'offrait en outre un poste d'auxiliaire d'enseignement. Cela me donna l'occasion d'enseigner la macroéconomie intermédiaire aux étudiants de la 2^e année du premier cycle

➤ **C'est sans doute à l'Université Queen's que vous allez satisfaire votre goût pour la macroéconomie appliquée?**

- J'aurais aimé que cela se passe ainsi, mais le sort en décida autrement. Je désirais en effet faire mon mémoire de maîtrise sur l'analyse des séries temporelles avec Allan Gregory. Hélas, il ne put pas m'accepter. Il dirigeait déjà trop d'étudiants. C'est donc sous la

«... faire un Ph.D. me tentait également, mais si j'en faisais un, je voulais que ce fût dans une des meilleures universités américaines. Pas question d'universités américaines de second rang!»

direction de Beverly Lapham (prononcez « lap-ham ») que je consacrerai mon mémoire à un exercice de nature purement théorique, à savoir l'introduction des dépenses publiques, c'est-à-dire du gouvernement, dans un modèle macroéconomique de croissance endogène de type Grossman-Helpman.

- **Une fois la maîtrise obtenue, nous étions en 1993, avez-vous été tenté d'aller sur le marché du travail ?**
- Il est vrai que j'avais reçu des offres du ministère des Finances du Canada et de la Banque du Canada. Par contre, faire un Ph.D. me tentait également, mais si j'en faisais un, je voulais que ce fût dans une des meilleures universités américaines. Pas question d'universités américaines de second rang! Cela coûtait déjà bien trop cher de faire des études de doctorat aux États-Unis.
- **Et vous voilà admis dans le programme de Ph.D. à l'Université Yale. Pourquoi un tel choix?**
- Par défaut !
- **Par défaut! Yale? Vous y allez un peu fort.**
- Non, je n'avais pas été accepté dans d'autres grandes universités américaines où j'avais posé ma candidature à l'admission. Je m'empresse toutefois d'ajouter que la perspective d'aller à Yale, qui était dans la Ivy League, m'enthousiasma au plus haut point. Et je n'ai pas été déçu.
- **Le niveau élevé de son corps enseignant et de la recherche qui s'y faisait sans doute?**
- Bien entendu! Il y avait, entre autres, les économètres Peter Phillips et Oliver Linton qui dirigeront ma thèse, un autre économètre, Moshe Buchinsky, dont la phrase légendaire était « I am an Israeli, I say what I mean and I mean what I say », le macroéconomètre, Chris Sims, le microéconomiste, spécialiste de la théorie des jeux, David Pearce, ainsi que Xavier Sala-i-Martin, macroéconomiste et spécialiste de la croissance, actuellement mondialement connu. Une personnalité hors du commun, Sala-i-Martin! Il ne cachait pas sa forte sympathie pour le nationalisme de sa région d'origine, la Catalogne, et arborait, en salle de cours, des cravates à l'effigie de Marilyn Monroe. Il n'a d'ailleurs rien perdu de son originalité. Pour s'en rendre compte, il suffit de visiter son site à l'Université Columbia où il est maintenant (www.columbia.edu/~xs23/home.html). En revanche, Herbert Scarf, qui donna son nom à un algorithme de solution des modèles d'équilibre général calculables et qui est considéré comme un des pères de ce genre d'approche, m'apparut quelque peu dépassé par les développements de l'époque en matière de modélisation. Je me rendis aussi rapidement compte que ce n'était pas seulement le calibre de ses professeurs qui faisait la qualité de Yale. Il y avait également le calibre de ses étudiants. Je dois admettre que je fis partie de ce que les œnologues appelleraient une excellente cuvée. Parmi mes condisciples, j'eus en effet Laurent Calvet, actuellement professeur de microéconomie à Harvard, Guido Kuertsteiner, économètre au MIT, Peter Davis, spécialiste de l'organisation industrielle, lui aussi au

MIT, mais à la Sloan School of Management et maintenant à la London School of Economics, et naturellement celui qui deviendra mon coauteur, Hyungsk Roger Moon, économètre à la University of Southern California à Los Angeles. C'était Peter Phillips qui avait conseillé à ce dernier, d'origine sud-coréenne, de prendre le second prénom de Roger estimant que Hyungsk était imprononçable dans le monde anglo-saxon. D'ailleurs, on l'appellera toujours Moon.

- **Avant d'obtenir votre Ph.D à Yale, vous y décrochez un M.A. et un M. Phil. en économie.**
- Oui, et cela impressionne toujours mes étudiants de savoir que j'ai trois diplômes de Yale. Cela tient à la tradition de l'institution. Vous y obtenez le M.A. après avoir réussi vos examens de synthèse. Le M.Phil. vous est octroyé après que vous ayez satisfait les autres exigences du programme, à l'exclusion de la thèse. Une fois la thèse acceptée, vous recevez votre Ph.D. L'Université de Yale, qui a été fondée en 1701, a toujours eu ses traditions. L'une d'elles en vigueur, au moment où j'y étais du moins, consistait à nous imposer en première année de doctorat un cours d'histoire économique de l'Amérique du Nord. J'avais trouvé cela un peu anachronique à notre niveau de formation.
- **D'autres souvenirs à Yale?**
- Oui, la visite à la Law School d'un de ses anciens, le Président Bill Clinton. Il était venu sans son épouse bien que l'absence de Hillary ne pût pas être attribuée à l'existence de Monica Levinsky dont la sulfureuse liaison avec le président des États-Unis n'avait pas encore fait la manchette des journaux. En marge de sa visite, il s'en alla manger une pizza au restaurant Pepe's qu'il avait dû fréquenter durant ses études. Son médecin le lui interdirait sans doute aujourd'hui après les ennuis cardiaques qu'il a connus depuis. Il y eut aussi une tentative de syndicalisation des étudiants, mais elle ne fit pas long feu.
- **Et votre thèse, sur quoi a-t-elle porté?**
- L'estimation non paramétrique de la volatilité des rendements boursiers.
- **Pourquoi boursiers?**
- D'abord la finance, que j'avais explorée lors de mon stage à la Banque Royale, avait continué à m'intéresser. Et puis, il faut bien avouer que la majeure partie des données fiables en séries temporelles sont des données boursières.
- **Et, comme tout détenteur de Ph.D. désireux d'entamer une carrière académique, vous vous en allez, une fois votre thèse acceptée, donner des séminaires de recrutement (les « fly-out ») dans des universités susceptibles de vous engager.**
- Oui, dans cinq d'entre elles. Aux États-Unis à Rutgers, dans le New Jersey, et à la Florida International University. Au Canada, à l'Université de Toronto, à Concordia et à l'Université de Montréal.

- **Des offres?**
- *Toronto et la Floride, mais j'accepterai celle de l'Université de Montréal.*
- **Pourquoi cette préférence?**
- *Mes parents et le reste de ma famille demeuraient à Montréal et je voulais être avec Nathalie qui y travaillait. En outre, le Département de sciences économiques de l'Université de Montréal avait acquis une réputation internationale dans le domaine de l'économétrie, dont celui de l'analyse des séries temporelles. J'y enseignerai et y enseigne encore la macroéconomie et l'économétrie depuis le baccalauréat jusqu'au doctorat.*
- **De plus, vous avez publié dans d'excellentes revues scientifiques.**
- *Je crois que oui. Jusqu'à présent, soit comme auteur principal, soit comme coauteur, dans *Econometric Theory*, la *Review of Economics and Statistics*, le *Journal of Business and Economic Statistics*, le *Journal of Econometrics* et *Econometric Reviews*. J'ai également deux articles devant prochainement paraître dans, à nouveau, le *Journal of Econometrics*, et un troisième dans *Econometric Theory Notes and Problems*.*
- **Aucun doute, vous étiez prédestiné à faire de l'économétrie ! Des projets?**
- *Compléter la deuxième partie d'un congé sabbatique en allant à la University of Southern California, pour travailler avec mon ancien condisciple de Yale devenu, je l'ai déjà dit, mon coauteur; « Roger » Moon. Me mettre sérieusement au ski de fond, chose que je n'ai pas pu faire jusqu'à présent devant simultanément skier et tirer le traîneau dans lequel ma fille, Caroline, est confortablement assise.*
- **Oui, l'enseignement, la recherche, la direction d'étudiants et la nécessité d'amener Caroline à la gymnastique et au ballet ne doivent pas vous laisser beaucoup de temps libre.**
- *Très peu en effet. Je parviens toutefois à regarder à la télévision des parties de hockey, de football et de curling. D'ailleurs, le curling m'intéresse car exigeant beaucoup de sens de la stratégie. À l'occasion, je fais aussi des mots croisés.*
- **N'hésitez donc pas à relever le défi et faire le nouveau Mots croisés que propose notre collaboratrice, Suzanne Larouche-Sidoti, à la fin de ce numéro de L'Éconolien.**

Citations retenues par L'Éconolien

«C'est beau d'être vertueux, mais apprendre aux autres à l'être, c'est encore plus beau...et tellement plus facile»

Mark Twain (1835 - 1910), écrivain et journaliste américain.

«*Louable de surveiller la circulation de la drogue dans les HLM, mais ne devrait-on pas également se préoccuper de la consommation de pastis dans les commissariats?*»

Guy Bedos (1934 - ...), humoriste, acteur et scénariste français.

«*J'ai goûté bien des substances amères. Nulle ne l'est plus que de demander*»

Proverbe arabe

«*Les économistes ont raison, disait un homme de Bourse : le capital est du travail accumulé. Seulement, comme on ne peut pas tout faire, ce sont les uns qui travaillent et les autres qui accumulent*»

Auguste Detoeuf (1883 - 1947), industriel et essayiste français.

Le diagnostic de nos docteurs

Le diagnostic le plus récent a été posé par Pascale Valéry (Ph.D. 2005). Nous vous en fimes part dans le dernier numéro de *L'Éconolien* (no 9, octobre 2005, p. 20-21). Aucun autre diagnostic n'a été émis depuis, mais plusieurs étudiants de doctorat, dont la thèse est en voie d'achèvement, se préparent à le faire. Nous vous informerons de leurs conclusions dans le prochain numéro de *L'Éconolien*, appelé à paraître en février 2007.

Vous désirez consulter une thèse de doctorat, voire un rapport de recherche ou un mémoire de maîtrise en sciences économiques, dont vous auriez repéré le titre sur notre site Web (www.scoco.umontreal.ca/). Prenez contact avec notre documentaliste (514)343-6111 poste 3840. Nous nous ferons un plaisir de vous recevoir à notre Centre de documentation au 3150, rue Jean-Brillant, 6e étage, local C-6070. Le texte souhaité, un siège confortable et un breuvage vous y attendront. Ce sera aussi un privilège que de vous revoir dans nos murs.

J'ai lu

William Easterly, professeur d'économie à la New York University et Non-Resident Senior Fellow au Center for Global Development à Washington, nous a offert au début de cette année son second ouvrage sur la géopolitique et la mise en oeuvre de l'aide aux pays en développement (PED), intitulé *The White Man's Burden : Why the West's Efforts to Aid the Rest Have Done So Much Ill and So Little Good* (The Penguin Press, New York, NY, 2006, 417 pages, 27,95 \$ US). Rappelons que *The White Man's Burden* est le titre d'un poème de Rudyard Kipling datant de 1899 et faisant l'éloge de ce qu'on pourrait appeler «un impérialisme aux nobles intentions». Le titre et le sous-titre de ce nouvel ouvrage sont tout aussi évocateurs que ceux du précédent, *The Illusive Quest for Growth : Economists's Adventures and Misadventures in the Tropics* (The MIT Press, Cambridge, MA, 2001), ouvrage dont avait fait état *L'Éconolien*, dans son édition de septembre 2002 (no 5, p.11).

De 1985 à 1987, Easterly fut économiste à la Banque mondiale, en charge des opérations, à la Division de l'Afrique de l'Ouest et à celle de la Colombie et, de 1989 à 2001, toujours à la Banque mondiale, conseiller senior au Département de recherche de la Division de la macroéconomie et de la croissance, ayant participé en 1988, à la rédaction du Rapport sur le développement dans le monde, publication annuelle de cette institution. Cette double expérience, en opérations et en recherche, à laquelle il faut ajouter un grand nombre de publications scientifiques sur l'économie du développement fait que Easterly, sans aucun doute, sait de quoi il parle. Il le fait avec éloquence, servi par un style mordant, non dénué d'humour, et une grande culture, non seulement économique, mais également philosophique, historique et politique.

Dans *The Illusive Quest for Growth*, Easterly avait montré, avec de nombreux exemples à l'appui, que les échecs répétés rencontrés par les programmes d'aide, que ce fût en matière d'infrastructure, d'éducation, de santé, de démographie ou de renégociation de la dette, avaient été le résultat du manque d'application par les praticiens du développement, technocrates nationaux ou étrangers et responsables des agences d'aide, des principes fondamentaux de l'analyse économique. Plus précisément, ils avaient ignoré les mécanismes d'incitations et de comportement auxquels obéissent, dans la réalité, les populations aidées et leurs dirigeants. Dans *The White Man's Burden*, il continue sur cette lancée, avec non moins d'exemples, en faisant, en outre, la distinction entre les planificateurs (*planners*) et les « fureteurs » (*searchers*). Les planificateurs, parmi lesquels on trouve aussi, selon lui, les fonctionnaires des institutions publiques internationales de financement, des économistes, souvent de renom, dont ceux qui ont déterminé les Objectifs de développement du millénaire, ainsi que des vedettes du spectacle, comme Bono, Sharon Stone ou Bob Geldof, font preuve de bonnes intentions, mais ne motivent personne à les mettre en œuvre. Ils augmentent les attentes des populations, mais ne prennent aucune responsabilité pour leur réalisation. Ils décident arbitrairement de ce que l'aide doit offrir, se fixent des objectifs globaux en négligeant les moyens nécessaires et ignorent les préoccupations de la base. En revanche, les fureteurs cherchent à mettre en place des opérations qui réussissent et dont le succès leur donne une certaine récompense ou, du moins, une certaine dose de satisfaction, acceptent la responsabilité de leurs actions, sont à l'affût de la demande de projets et non pas seulement de projets qu'ils peuvent ou veulent offrir, cherchent à comprendre la réalité de tous les jours et sont à l'écoute des préoccupations locales. Une excellente illustration de cette dichotomie de comportement est donnée par l'auteur avec la comparaison qu'il fait de deux projets de même nature, à savoir la fourniture de moustiquaires traitées à l'insecticide et destinées à la protection contre les moustiques porteurs du paludisme, l'un en Zambie, l'autre au Malawi. En Zambie, les moustiquaires ont été distribuées gratuitement, que les gens les désirent ou non, une approche favorisée, selon Easterly, par les planificateurs. Résultat : 70% de la

population concernée n'utilisa pas le cadeau offert (dans certains pays, on a constaté que des moustiquaires reçues gratuitement furent converties en filets de pêche ou...en voile de mariée). Au Malawi, par contre, l'exécution du projet a été placée sous la responsabilité d'une ONG, basée à Washington, du nom de *Population Services International* ou PSI, dont la capacité de recueillir des fonds dépend du succès de ses réalisations. PSI vend les moustiquaires aux mères des familles pauvres de la campagne malawienne au prix subventionné de 50 cents US l'unité. Cette vente s'effectue dans des cliniques prénatales de l'intérieur du pays, ce qui fait que les moustiquaires vont à ceux qui les valorisent le plus et qui en ont le plus besoin, les femmes enceintes et les enfants de moins de 5 ans étant le groupe le plus à risque lorsqu'il s'agit du paludisme. L'infirmière qui vend les moustiquaires conserve en outre pour elle-même 9 cents par unité, ce qui garantit qu'il n'y a jamais de rupture de stocks. Des moustiquaires sont aussi vendues aux familles bourgeoises des villes, mais au prix de 5 \$. Les recettes des ventes en milieu urbain sont utilisées pour couvrir la subvention au prix facturé aux pauvres des régions rurales. Résultat : le projet du PSI a permis d'augmenter, au niveau national, le pourcentage d'enfants de moins de 5 ans dormant sous une moustiquaire traitée à l'insecticide de 8, en 2000, à 55, en 2004, avec un accroissement commensurable dans le cas des femmes enceintes. Clairement, pour Easterly, SPI et ses exécutants locaux sont des fureteurs ! La formule malawienne semble d'ailleurs se propager à d'autres pays africains.

Au plan macroéconomique, l'auteur critique en particulier les fameux programmes d'ajustement structurel (PAS) qui furent implantés, à partir de la fin des années 80, dans beaucoup de PED, avec le concours, principalement, de la Banque mondiale et du FMI. D'après Easterly, la thérapie globale et de choc sous-jacente aux PAS, à laquelle, il le reconnaît, il fut lui-même associé lors de son séjour de 16 années à la Banque mondiale, est comparable au vol d'Icare. On a voulu s'approcher du soleil constitué par une multitude d'objectifs, mais on n'avait qu'un nombre limité de moyens et de connaissances du terrain, et la cire fondit, ce qui mit un terme à ce bel envol.

Easterly s'attaque toutefois surtout aux huit Objectifs du développement du millénaire (ODM) qui furent adoptés au Sommet du Millénaire tenu, sous les auspices des Nations unies, à New York, en septembre 2000. Ces objectifs, dont la réalisation est prévue pour 2015, sont : diminuer de moitié la population vivant avec moins de 1 \$ par jour ; assurer que la totalité des filles et des garçons complètent le cycle d'éducation primaire ; promouvoir l'égalité des sexes à tous les niveaux d'éducation ; réduire de 2/3 le taux de mortalité infantile des moins de 5 ans ; réduire de 3/4 le taux de mortalité maternelle ; combattre le sida et les « maladies oubliées » (trypanosomiase, maladie de Chagas, bilharziose, etc.) ; diminuer de moitié la population n'ayant pas d'accès direct à l'eau potable ; renforcer le « partenariat global » par le biais de l'accroissement de l'aide publique au développement et de l'ouverture des marchés aux PED. Pour Easterly, il s'agit

à nouveau d'une initiative de planificateurs qui ne sont tenus à aucune imputabilité en matière de réalisation. Il nous rappelle qu'à un sommet des Nations unies, tenu en 1990, l'universalité de l'éducation primaire avait été retenue pour l'an 2000, et qu'à un sommet similaire, tenu lui en 1977, c'était l'accès généralisé à l'eau potable et à des conditions sanitaires adéquates en 1990 qui avait été adopté comme objectif. Tous ces beaux objectifs sont maintenant reportés à l'horizon 2015 et cela, avec un enthousiasme dénué de gêne, sans qu'aucune tête de planificateur ne soit tombée.

La critique de Easterly est spécialement virulente à l'encontre de l'économiste, particulièrement médiatisé de nos jours, Jeffrey Sachs, auteur principal et ardent propagandiste des ODM. Notre auteur reconnaît que Sachs a eu du succès dans le passé comme conseiller en matière de politique macroéconomique en Europe de l'Est et en Amérique latine, mais que ce succès lui est maintenant monté à la tête dans son désir de planifier le sauvetage de la planète sans en prendre la responsabilité directe. Note : peut-être que Sachs s'est rendu aux vues de Easterly. Il est actuellement, semble-t-il, davantage actif dans un programme de réalisations microéconomiques, appelé «les villages du millénaires», à la conception beaucoup plus proche de celle de son détracteur. Sachs, serait-il devenu fureteur ?

Easterly donne à la fin de son ouvrage quelques recommandations :

- tenir le personnel individuel des agences d'aide imputable d'actions ciblées et réalisables destinées à réduire la pauvreté;
- laisser ce personnel se débrouiller pour trouver ce qui marche ou ne marche pas;
- lui demander de concevoir des actions sur la base de résultats antérieurs identifiables ;
- exiger qu'il tienne compte, dans cette conception, des réactions des bénéficiaires potentiels des initiatives envisagées et des résultats de tests scientifiques, si applicable;
- récompenser les cas de succès et pénaliser les cas d'échec;
- si les individus à l'emploi des agences d'aide persistent, dans un tel contexte, à commettre des erreurs, ... les mettre à pied!

Il est évident que le message de Easterly ne passera pas nécessairement, pour tout le monde, comme une enveloppe à la poste. Le développement n'est pas fait que de projets microéconomiques circonscrits comme l'est celui de la vente de moustiquaires au Malawi. Des objectifs de politique macroéconomique doivent être posés si on veut réduire le déficit extérieur, limiter l'endettement de l'État ou lutter contre l'inflation. La thérapie de choc peut être de mise lorsqu'il s'agit de combattre l'hyperinflation. Finalement, même si toute la population dort à l'abri de moustiquaires traitées à l'insecticide, à quoi cela lui sert si elle n'a rien à manger et ne parvient pas à écouler ce qu'elle produit?

Soulignons, pour terminer, qu'Easterly s'est fait récemment l'avocat d'analyses indépendantes de l'impact de l'aide sur le bien-être des populations des PED. Par ce

fait même, il semble accepter, malgré son pessimisme, qu'a priori cet impact peut, dans certaines conditions, s'avérer positif.

Alfred Senmart

Un livre vous a tenu compagnie dans le train, l'autobus, l'avion ou, tout simplement, dans votre salon ou sur le bord du lac. Faites-nous partager le plaisir de votre lecture en contribuant à « J'ai lu » par votre compte-rendu littéraire.

Calendrier 2006-2007 des rencontres scientifiques

- 11^e Colloque international organisé par le Secrétariat international francophone pour l'évaluation environnementale : « *Gestion des écosystèmes comme moyen d'amélioration de la santé humaine* », Bamako, 12-16 juin 2006 (nathalie.richard@auf.org)
- Society for Economic Dynamics Annual Meeting, Vancouver, 6-8 juillet 2006 (www.economicdynamics.org/nextSED)
- *Small Open Economies in a Globalized World*, Université de Bologne, campus de Rimini, 29 août–2 septembre 2006 (www.dse.unibo.it/soegw)
- 7^{èmes} Journées scientifiques du réseau *Analyse économique et développement* de l'Agence Universitaire de la francophonie : « *Institutions, développement économique et transition* », Institut de recherche sur le développement, Paris, 7-8 septembre 2006 (reseau-aed@menara.ma)
- Turkish Economic Association Annual International Conference on Economics, Ankara, 11-13 septembre 2006 (www.tek.org.tr/konferans.php)
- NBER-NSF Time Series Conference, CIREQ, Université de Montréal, 29-30 septembre 2006 (www.cireq.umontreal.ca/activites/060929/060929_home.html)
- Groupe d'étude canadien en économie des ressources naturelles et de l'environnement, 16^{ème} Atelier annuel, Université Acadia, Wolfville, (Nouvelle-Écosse), 29 septembre-1^{er} octobre 2006 (www.acadiau.ca/academy/CREE2006)
- 62nd International Atlantic Economic Conference, Philadelphia, 5-8 octobre 2006 (www.iaes.org/conferences/future/philadelphia)
- American Economic Association Annual Meeting, Chicago, 5-7 janvier 2007 (www.vanderbilt.edu/AEA/anmt)
- 2007 North American Winter Meeting of the Econometric Society, Chicago, 5-7 janvier 2007 (www.econometricsociety.org)
- 63rd International Atlantic Economic Conference, Madrid, 14-18 mars 2007 (www.iaes.org/conferences/future/madrid)

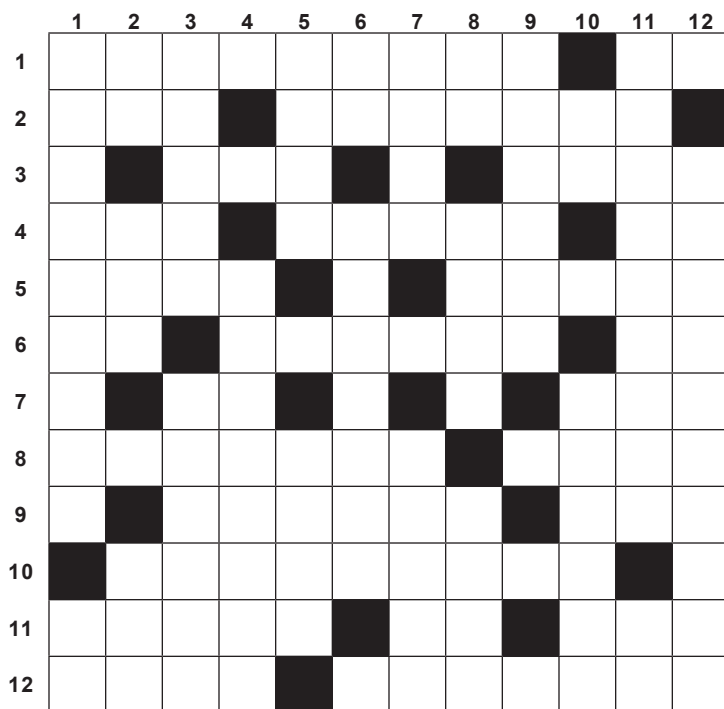
Nous vous invitons vivement à visiter le site Internet du Département à l'adresse : www.sceco.umontreal.ca. On y trouve un ensemble complet d'informations sur le Département, les programmes qu'il offre, les séminaires qui s'y donnent ainsi que les numéros de L'Éconolien. À cet égard, si vous préférez consulter L'Éconolien en ligne plutôt que le recevoir par la poste, nous apprécierions que vous en avisiez Suzanne Larouche-Sidoti (suzanne.larouche-sidoti@umontreal.ca) téléphone : 514-343-6854 ou télécopieur : 514-343-7221.

Mots croisés de Suzanne

Suzanne Larouche-Sidoti, collaboratrice de la rédaction et verbicruciste de **L'Éconolien**, a rempli avec succès la grande et particulièrement difficile « Supergrille » de mots croisés parue, à l'occasion de la Semaine du français, qui a eu lieu en mars dernier. Cette activité est organisée par le Centre de communication écrite (CCE) de l'Université de Montréal. En reconnaissance de cette belle performance, notre collaboratrice s'est vue remettre le Grand Larousse Illustré en 3 volumes. Nos chaleureuses félicitations à notre verbicruciste et non moins talentueuse cruciverbiste!



Photo prise pour le journal Forum
par Claude Lacasse



Horizontalement

- 1) Manque d'égalité : différence marquée – Prénom d'un gangster.
- 2) Norme définie par l'Organisation internationale de normalisation s'appliquant aux produits et aux services – Lettre grecque.
- 3) Contraire à la morale – S'il tient de son père et de sa mère, il sera têtue.
- 4) Quand on a affaire à ce type d'examen, il faut choisir la bonne réponse – Coup dans les arts martiaux japonais – Mégaoctet.

- 5) Elles sautent aux yeux – Du temps passé.
- 6) Prénom masculin – Depuis plusieurs années, les femmes se battent pour l'avoir – Mesure chinoise.
- 7) Auteur de bande dessinée – Rivière de France.
- 8) Tremblay aimerait bien le revoir rouler en ville – Obtempéré.
- 9) Fente verticale dans la corne du sabot des équidés – Armée.
- 10) Prière catholique commençant par ce mot et par laquelle on se reconnaît pécheur.
- 11) État des Antilles – À la mode – Chef-lieu d'arrondissement de la Drôme.
- 12) Rude au goût – L'orateur se retrouve souvent sur ce petit plancher.

Verticalement

- 1) De plus en plus en voie de disparition ... et dire qu'un temps, elle était tellement précieuse – Interjection.
- 2) Est anglais – Contrôle non destructif – Certificat d'aptitude professionnelle.
- 3) Action de dormir pour un temps relativement court – Ennuyeux.
- 4) Divisé.
- 5) Grand salle d'une université – Réseau local hertzien à haut débit destiné aux liaisons d'équipements informatiques dans un cadre domestique ou professionnel.
- 6) Abréviation chrétienne – Personne au monde n'a besoin de ce désastre.
- 7) Affluent de la Dordogne – Quand on en rencontre deux, c'est vraiment abominable.
- 8) Titane – Réduit à l'impuissance – Perçoit par l'odorat.
- 9) Prénom féminin.
- 10) Pronom indéfini – S'approcha de quelqu'un et lui parla.
- 11) Irrégularités par rapport à une norme – Id.
- 12) Personne profane dans un certain domaine.

La solution paraîtra dans la rubrique L'Éconolien du site Web du Département le 12 juin.

Publié par le Département de sciences économiques de l'Université de Montréal.
Rédaction : André Martens en collaboration avec Suzanne Larouche-Sidoti.

Adresse : L'Éconolien
Département de sciences économiques
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal, Qc, H3C 3J7

Courriel : andré.martens@umontreal.ca

Téléphone : (514)343-7390; Télécopieur : (514)343-7221

CRÉATION DU FONDS DE DOTATION DU DÉPARTEMENT

En collaboration avec la direction de la Faculté et du Fonds de développement de l'Université, le Département s'est doté d'un Fonds de dotation dont le rôle primordial sera d'appuyer de manière tangible la poursuite de l'excellence en enseignement et en recherche en sciences économiques à l'Université de Montréal. Le Fonds permettra, entre autres, de contribuer au recrutement et à la rétention de professeurs exceptionnels, d'accorder des fonds discrétionnaires de recherche, de soutenir des activités d'enseignement ou de recherche particulièrement méritoires et d'octroyer des bourses d'excellence. Le Fonds sera un outil important de développement et de maintien à long terme de l'excellence au Département.

Grâce à une stratégie explicite et à des efforts soutenus de poursuite de l'excellence, le Département est reconnu aujourd'hui comme un des meilleurs départements à l'échelle mondiale, toutes langues et tous domaines confondus, et un leader entre autres en économétrie, en économie publique et en choix social. Des études indépendantes récentes le confirment.

L'étude de la *European Economic Association* (Kalaitzidakis, Mamuneas et Stengos, «Rankings of Academic Journals and Institutions in Economics», *Journal of the European Economics Association*, décembre 2003), identifie les 200 meilleures universités en sciences économiques au monde à partir d'un recensement exhaustif des publications dans les 30 revues les plus influentes de la discipline pour la période 1995-1999. Cette étude nous place au 24^e rang mondial, au 1^{er} rang parmi les universités francophones, au 2^e rang parmi les universités canadiennes tout juste derrière Toronto (23^e), et au 2^e rang parmi les universités non-anglophones tout juste derrière Tilburg (18^e).

L'étude de la revue *Econometric Theory* (Baltagi, B, «Worldwide Institutional and Individual Rankings in Econometrics», *Econometric Theory*, février 2003) couvre toutes les publications dans les 15 revues les plus influentes en économétrie sur la période 1989-1999. Cette étude nous situe au 14^e rang mondial, au 1^{er} rang parmi les universités francophones devant l'INSEE (57^e) et Louvain (88^e), et au 1^{er} rang parmi les universités canadiennes devant Toronto (25^e) et UBC (33^e). La même étude nous place au 8^e rang mondial en économétrie théorique. En termes d'impact et d'influence, l'étude nous classe au 6^e rang mondial devant Harvard, Stanford, Berkeley, Princeton, Toronto (25^e), l'INSEE (38^e), UBC (40^e) et Queen's (53^e).

Le Département excelle également en économie publique et en choix social. Une étude récente (<http://www.econphd.net/rank/rpublic.htm>) portant sur la période 1993-2003 place notre Département au 22^e rang mondial en économie publique tout juste derrière UBC et au 3^e rang dans le monde non anglophone. En théorie du choix social, le Département se classe au 2^e rang mondial et au 1^{er} rang en Amérique du Nord.

Ces classements sont là des marques de reconnaissance crédibles d'une performance exceptionnelle.

La réputation du Département est le résultat d'une volonté et d'efforts significatifs en faveur de l'excellence : des discussions explicites et répétées, parfois difficiles et orageuses, sur l'excellence et la performance lors des assemblées départementales ont permis de développer un large consensus sur les exigences d'une poursuite agressive de l'excellence; la valorisation sous diverses formes de l'excellence en recherche, combinée à un programme important et intensif de visiteurs académiques (maintenant près

d'une centaine par an, certains pour des périodes de plusieurs semaines), et une volonté très nette de se mesurer aux meilleurs de la profession a permis de concrétiser ces efforts; le regroupement

des chercheurs en équipes et la mise en commun de ressources au sein du CRDE, du CIREQ et du CIRANO et ce, tout en respectant et en favorisant la recherche individuelle de haut niveau, et l'insistance sur l'évaluation de l'enseignement par les étudiants, bien avant qu'elle ne devienne une politique officielle de la Faculté et de l'Université, ont permis de garder un bon équilibre entre les efforts communs et individuels vers l'excellence en enseignement et en recherche.

Le succès du Département ne peut être durable et soutenable sans les moyens financiers nécessaires pour favoriser la poursuite de l'excellence. Il y a un coût à l'excellence et penser qu'il pourrait en être autrement relèverait de la pensée magique. Pour vraiment

accéder et se maintenir au sein de l'élite mondiale, il faut d'abord et avant tout avoir l'intelligence pour définir les moyens efficaces d'y arriver et le courage de mettre ces moyens en œuvre. C'est dans cet esprit que la création de ce Fonds de dotation viendra appuyer la poursuite de l'excellence au Département.

La mise de fonds de départ sera assurée par un transfert de près de 100 000\$ d'autres fonds de souscription du Département et par un don planifié d'une valeur de 500 000\$ fait par **Marcel Boyer**. À cette somme de départ, viendront s'ajouter les contributions des professeurs et des diplômés, d'entreprises, de fondations et de d'autres donateurs désireux d'appuyer les objectifs d'excellence du Département. L'objectif est d'amasser dans un premier temps un capital de 10 millions. Les sommes versées au Fonds de dotation seront capitalisées et administrées dans le cadre du Fonds de développement de l'Université.

Le Fonds de dotation sera chapeauté par un Conseil des Gouverneurs, composé de professeurs, de diplômés et de donateurs nommés par le Directeur et l'assemblée des professeurs. Ce Conseil des Gouverneurs sera appelé à contribuer au développement d'une stratégie de croissance du Fonds et à s'assurer que la performance globale du Fonds permettra de rencontrer les objectifs fixés. Pour la phase de démarrage, **Marcel Boyer** et **Michel Poitevin** (directeur du Département) assureront la mise en œuvre et la promotion du Fonds.

Un Comité d'attribution des fonds sera responsable de la répartition et de l'utilisation des fonds disponibles dans le respect des objectifs du Fonds. Ce Comité d'attribution sera formé du doyen de la Faculté, du directeur du Département, de deux professeurs et d'un diplômé membre du Conseil des Gouverneurs. La visibilité du Fonds sera assurée par une chronique dans **L'ÉCONOMIEN**, par une page web (www.sceco.umontreal.ca/fondsdedotation) contenant diverses informations utiles sur l'évolution et la performance du Fonds et sur les différentes modalités de dons, et par des rencontres régulières entre des responsables bénévoles du Fonds, des professeurs et divers groupes de diplômés et de donateurs éventuels.

Nous espérons que le Fonds de dotation deviendra rapidement non seulement un outil de promotion de l'excellence, mais aussi un sujet et un espace de rencontre pour tous ceux et celles qui ont à cœur la promotion et le développement du Département et son maintien au sein de l'élite mondiale des centres de formation et de recherche en sciences économiques.



Cérémonie de reconnaissance tenue le 28 avril dernier, en l'honneur de Marcel Boyer. De gauche à droite : Michel Poitevin, directeur du Département de sciences économiques, Joseph Hubert, doyen de la Faculté des arts et des sciences, Marcel Boyer et Luc Vinet, recteur.